

Émile Daullia. La Vie à Évian-les-Bains



Daullia, Émile. Émile Daullia. La Vie à Évian-les-Bains. 1890.

dbr
f

ÉMILE DAULLIA

LA VIE
A
Évian-les-Bains



BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS
5, RUE DES BEAUX-ARTS, 5

NANCY
MÊME MAISON

1890

35.-

LA VIE

A

ÉVIAN-LES-BAINS

OUVRAGES DE L'AUTEUR

EN VENTE

E. Dentu, éditeur à Paris, 3, Place de Valois.

Voyage impressionniste en Suisse, 1 vol. . . . 3 fr.
Contes cynégétiques, 1 vol. . . . . 3 fr. 50

Berger-Levrault et Cie, à Paris, 5, rue des Beaux-Arts.

La Vie à Évian-les-Bains, 1 vol.. . . . . 2 fr.

INÉDIT

Une Course dans les glaciers de l'Oberland.

EN PRÉPARATION

La Belgique à vol d'oiseau.

DÉDIÉ

A

LA VILLE D'ÉVIAN-LES-BAINS

ÉMILE DAULLIA

LA VIE
A
Évian-les-Bains



BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS
5 RUE DES BEAUX-ARTS, 5

NANCY
MÊME MAISON

1890

PRÉFACE

Il ne faut pas que le lecteur s'abuse et s'imagine trouver dans cet opuscule... ce que n'y a pas mis l'auteur. Celui-ci réclame toute l'indulgence du public, et déclare que cette étude n'est point à proprement parler une monographie.

On y chercherait en vain ces documents précis, ces renseignements pratiques, ces désignations topographiques, qui sont nécessaires à une description approfondie d'une localité et de ses environs. Un tel travail est plutôt l'affaire des guides; or ceux qui ont paru sur

Évian ont parfaitement atteint leur but, tout le monde en convient. Après les excellents ouvrages de MM. *Charles Buet, Antony Dessaix, Gaspard Bordet* et *A. Besson,* pour ne citer que les plus récents, on se demande ce qu'il reste à glaner en la matière, et quelle nécessité il peut y avoir, maintenant, à courir sur les brisées de ces devanciers, et à rééditer, après eux, ce qu'ils ont si bien dit.

Croit-on cependant que le sujet soit épuisé et qu'on ne puisse en aucune façon intéresser le public, en l'entretenant de choses qui, bien que déjà familières, sont présentées de façon à lui plaire?

Nous ne l'avons pas pensé, et c'est ce qui nous a déterminé, en notre âme et conscience, à écrire ces pages consacrées à : *la vie à Évian-les-Bains.*

Envisagée à ce point de vue, la question, selon nous, méritait quelque examen, et semblait pouvoir se prêter à de certains développements, qui, jusqu'à présent, n'avaient été qu'effleurés.

Raconter par le menu la vie, telle qu'elle se passe dans une ville d'eaux, dévoiler au grand jour les mystères des petites intrigues, initier le monde, indifférent et sceptique, aux racontars et aux potins qui volent de bouche en bouche, cette manière de voir a pu tenter la plume exercée de plus d'un écrivain.

Hâtons-nous de le dire, ce n'est pas la nôtre. Nous n'avons pas jugé à propos d'entrer dans cette voie, d'un mince intérêt en somme pour les esprits sérieux, et qui nous apparaissait hérissée de scandales et de difficultés.

Nous avons préféré, sous une forme

humoristique, promener le baigneur, l'étranger attaché à nos pas, à travers la charmante localité qui nous a séduit, l'introduire au sein de la société qui s'y donne rendez-vous, lui faire admirer les beautés du pays, le mettre au courant des plaisirs et distractions qu'il est appelé à y goûter et, enfin, l'entraîner à notre suite dans nos courses plus ou moins aventureuses.

A ceux qui seraient disposés à aller au delà des épigrammes, qui voudraient rechercher des personnalités, ou se montreraient choqués d'innocentes critiques, nous opposerons l'unique préoccupation que nous avons eue, de respecter la vérité, sans sortir des limites permises, en nous efforçant de rester impartial, sincère et amusant.

A ceux qui aiment la belle nature et

la vie au grand air, nous dirons simplement :

Lisez-nous!

(Août 1889 — Mai 1890.)

Émile DAULLIA.

LA VIE
A
ÉVIAN-LES-BAINS

PREMIÈRE PARTIE

I

ÉVIAN-LES-BAINS (SITUATION, ORIGINE). — LA VILLE MODERNE (MONUMENTS, HÔTELS, VILLAS). — PARTICULARITÉS.

Il est quelque part un coin de terre béni, où chaque année, pendant la belle saison, de tous les pays du monde, accourent voyageurs, touristes et malades.

Les uns viennent y admirer des sites incomparables ou s'y reposer de leurs fatigues au retour d'excursions, les autres se vivifier au

souffle des brises légères et aux sources d'une eau merveilleuse.

Nulle contrée plus séduisante pour solliciter l'admiration, nulle atmosphère plus pure à respirer. Là, en juillet, août et septembre, tempérées par une agréable fraîcheur, les ardeurs estivales sont allégrement supportées ; là, éclate sous les pas une magnifique végétation, resplendit dans l'azur du ciel une radieuse clarté, qui vient se refléter sur des eaux miroitantes et dorer les cimes d'alentour. Vrai charme des yeux, repos du corps et quiétude de l'esprit !

Ce coin privilégié, que l'on découvre avec enthousiasme, que l'on retrouve avec bonheur et reconnaissance, d'où l'on s'arrache avec peine une fois qu'on en a pris possession, est-il donc au bout du monde ? Faut-il, pour l'atteindre, franchir les océans lointains, aborder des continents nouveaux, affronter les steppes et les saharas ?

Point n'est besoin ; il est à notre porte, et il nous *tend les bras*... de sa petite *mer*. Hâtons-nous de le visiter. Sans quitter notre belle France, en quelques heures de chemin de fer et de bateau à vapeur, nous y parviendrons ai-

sément ; arrivés au but, nous n'aurons point à regretter notre déplacement.

Voulez-vous, ami lecteur, me suivre dans l'ancienne province de *Gavot ?* En votre aimable compagnie, je me ferai un plaisir de vous montrer son ex-capitale et de vous en faire les honneurs.

— Gavot ? — me direz-vous. — Où prenez-vous ça ?

— Mais, chez nous, cher Monsieur. Dans le département de la Haute-Savoie.

— Eh quoi ! Au pays des Savoyards ?

— Sans doute, ne vous déplaise ! Du reste, rassurez-vous ; nous laisserons, si vous le voulez bien, le Mont-Blanc de côté.

Coquettement assise sur les bords du *Léman,* la petite ville d'*Évian* s'élève en amphithéâtre, sur les premiers gradins qui viennent baigner dans le lac. Rien de curieux, de frais, d'élégant, comme l'aspect de la cité, quand celle-ci apparaît aux regards du spectateur, placé à l'avant du bateau entrant dans le port.

Les hôtels tout neufs, les villas somptueuses, les vieilles constructions déroulent devant l'œil surpris leurs façades éblouissantes ou pit-

toresques, qui émergent du sein de la verdure.

Çà et là, les pignons, les tourelles, les clochetons s'enlèvent et dansent, tout autour du vieux clocher, surmonté d'une lanterne. Si ce n'étaient les baies des fenêtres largement ouvertes, les toits pointus et ardoisés, on se croirait en présence de quelque ville orientale, dont les moucharabiehs seraient remplacés par des vérandas, des loggias et des balcons de pierre ornés de cariatides.

L'origine d'Évian se perd dans la nuit des temps, ainsi que celle d'une infinité de bourgades, ayant pris naissance dans une position exceptionnelle et passé successivement sous la domination des Barbares et des Romains.

On a attribué au vieux mot celte *Eva, Evoua,* qui veut dire *eau,* le nom qui par corruption est devenu *Évian.*

A ses débuts, ce n'était sans doute qu'un modeste village, habité par des familles de pêcheurs; de même qu'aujourd'hui encore les hameaux de *Grande-Rive* et de *Petite-Rive*, situés à proximité au bord du lac, donnent asile à de nombreux bateliers, qui tirent du

produit de la pêche le plus clair de leurs ressources.

A l'époque lointaine de l'occupation romaine, la cité reçut, sous le règne de *Valentinien,* un gouverneur chargé de rendre la justice ; ce qui fait supposer déjà un certain développement.

Pendant la période troublée du moyen âge, cette ville, excitant la convoitise des seigneurs féodaux du pays, fut bien des fois livrée à leurs déprédations et saccagée. Les vieilles chroniques rapportent qu'en 1237, un *Pierre, comte de Savoie,* la fit rebâtir et fortifier à l'aide d'une citadelle défendue par une enceinte.

Trois cent cinquante ans plus tard, vers la fin du seizième siècle, l'antique *Aquatium* des Romains eut à subir un siège terrible, en même temps que *Thonon* sa rivale, et fut, un mois après, emporté d'assaut par les troupes du roi de France, qui le pillèrent, le brûlèrent et l'anéantirent de fond en comble.

C'est à peine si, de nos jours, quelques vieux pans de mur, quelques vestiges, rongés par l'action du temps, subsistent encore pour attester la douloureuse épreuve du fer et du feu, par laquelle la noble cité a passé !

Le nom du sire *De Blonay* (qui était alors syndic de la ville) s'est cependant conservé jusqu'à nous ; et on peut dire qu'il est resté justement révéré, dans la mémoire reconnaissante de ses habitants. Chose bien naturelle, en vérité, puisque la très ancienne famille des *Blonay* fut la providence d'Évian, qui lui doit une bonne partie de sa prospérité actuelle. De leur ancien manoir gothique, convenablement restauré par le dernier propriétaire, qui, à sa mort, en a généreusement fait don à la ville, dépend une tour carrée, vieux donjon féodal, dressant encore aujourd'hui sa fière façade crénelée, où grimpent audacieusement la bignone et la clématite. Actuellement le castel a été transformé en un superbe casino, aux allures seigneuriales ; et c'est ainsi que le son des violons a doucement succédé au cliquetis des armes !

Du reste, là ne s'est pas borné le progrès. L'Évian moderne, pour se mettre au niveau du goût éclairé de ses nombreux visiteurs, s'est singulièrement métamorphosée. L'humble chrysalide a dépouillé son enveloppe grossière pour devenir un brillant papillon, aux ailes

diaprées ! C'est maintenant une charmante petite ville, chef-lieu de canton de 3,000 âmes, appelée, par sa position ravissante au bord du Léman, à prendre une rapide extension.

Si l'on se reporte à trente ou quarante ans en arrière, ce n'était qu'un médiocre bourg, traversé dans sa longueur par une rue étroite, irrégulière, atrocement pavée, où l'on accédait des rives du lac par des pentes rapides. La grande rue est restée, les pentes n'ont pas varié ; mais de coquettes villas, de somptueux hôtels, des castels élégants se sont élevés, comme par enchantement, dans le haut et le bas de la ville, et lui ont donné un cachet véritablement aristocratique, qui lui permet de rivaliser avec les stations thermales les plus réputées.

A peine connues naguère, les eaux d'Évian étaient appréciées de quelques personnes seulement, qui venaient là passer la belle saison, pour se reposer à l'ombre des frais ombrages et respirer un air pur, plutôt que pour suivre un véritable traitement. Mais la délicieuse thébaïde s'est bien vite peuplée : la mode s'en est mêlée, un courant s'est établi, augmentant peu à peu

d'intensité ; et, la vogue aidant, la prospérité n'a pas tardé d'apparaître.

C'est par milliers que, chaque année, se compte actuellement le nombre des étrangers, qui viennent demander à ses eaux le bénéfice d'une cure bienfaisante. En pleine saison, les hôtels regorgent de voyageurs ; les maisons meublées, les chambres particulières sont partout mises à contribution, et il devient difficile de se loger.

On voit alors, mélancoliques, errant au hasard, un monceau de bagages à la main, des familles entières arrivées par le train ou le bateau, qui cherchent en vain à se caser. Examinez à ce moment les mines des hôteliers, et vous les trouverez rayonnantes. Ces messieurs jubilent en supputant d'avance la somme de leurs bénéfices. Par contre, rien de drôle comme leur visage, après deux journées de pluie, qui ont mis en fuite les oiseaux de passage ; on le voit aussitôt se renfrogner, puis s'allonger, si l'examen du ciel ne paraît pas favorable.

En attendant qu'il s'en construise d'autres — et cela ne saurait tarder, car le développement de la ville ne répond plus qu'imparfaitement

aux nécessités actuelles — il existe à Évian un certain nombre d'hôtels. Quelques-uns, tout à fait confortables, passent à bon droit pour être de premier ordre et sont admirablement situés.

Le *Grand Hôtel des Bains,* tout en haut de la ville, communiquant par des jardins en terrasses avec l'ancien établissement, occupe une situation unique, au centre d'une vaste plateforme élégamment décorée. Du haut de son belvédère, on découvre sur le lac et sur la montagne un superbe panorama.

C'est le rendez-vous du monde *select*, des célébrités et des gens cossus. Une société choisie, triée sur le volet, y passe paisiblement ses journées, en grand décorum, et s'y délecte, à certaines heures, en entendant de la musique donnée sous un kiosque. Là, l'air est d'une idéale pureté, et, quand le temps est beau, il y fait bon vivre. Mais les abords de l'hôtel sont un peu difficiles, car ils nécessitent une véritable ascension; celle-ci, répétée plusieurs fois par jour, ne laisse pas de fatiguer. En cas de pluie ou de vent, c'est bien pis ! A cette hauteur l'air est vif, et l'humidité de l'atmosphère vous oblige à ne pas mettre les pieds dehors.

Le *Grand Hôtel d'Évian,* situé plus bas à proximité du lac, et à deux pas du ponton des bateaux à vapeur, est également très apprécié des baigneurs, qui y trouvent réunis tout le luxe et le confort désirables.

Vient ensuite le *Château gothique,* élégante construction moderne, côte à côte avec le casino, et d'où l'on jouit sur le lac d'une vue très belle, en face d'*Ouchy-Lausanne.*

L'*Hôtel de Fonbonne* restauré à neuf, sur l'emplacement d'un ancien manoir, a également fort bonne figure et fait avec le précédent un digne pendant.

Dans l'intérieur de la ville et disséminés dans la grand'rue, sont les hôtels *de France, du Nord, de la Paix, des Alpes, de Vandaux, des Étrangers, des Voyageurs,* etc., qui certes n'ont pas la prétention de soutenir la comparaison avec les premiers ; mais où l'on est heureux de trouver le couvert et le vivre, et dont les prix sont sensiblement inférieurs à ceux des grandes maisons.

La société qu'on y rencontre n'est pas, il est vrai, aussi *distinguée,* les personnes qu'on y coudoie, à table d'hôte et dans les corridors, ne

sont sans doute pas toutes millionnaires ; mais elles sont peut-être plus affables et en somme d'un commerce plus agréable. On y voit beaucoup de Français et, à nos yeux, ce n'est pas là un mince mérite. Il y a, Dieu merci, assez d'Anglais, d'Allemands et d'Italiens en Suisse et ailleurs ; et rien n'est désagréable, pour nos oreilles un peu délicates, comme d'entendre du matin au soir, soit *siffler* la langue de *Shakespeare*, soit *hacher de la paille* allemande.

Parlerai-je des restaurants, des cafés, des brasseries, de toutes ces officines enfin que la civilisation a inventées, pour mettre notre pauvre estomac à une rude épreuve ? Dame ! Nous ne sommes pas ici sur le boulevard, ne l'oublions pas. Nous y chercherions en vain quelque *Bignon*, *Durand* ou *Brébant*.

Naturellement chaque hôtel a son chef, sa table d'hôte, son restaurant, son café, ses clients. Le service est plus ou moins luxueux, plus ou moins parfait ; les menus varient à l'infini sur la carte du jour, empruntant à la science des *Carème* et des *Vatel* leurs titres les plus pompeux. Mais, faut-il l'avouer, la nourriture est à peu de chose près partout la même, ni bonne

ni mauvaise. On n'y fait pas précisément maigre chère, mais on ne s'y régale pas non plus ; comme du reste dans la plupart des tables d'hôte de villes d'eaux.

Quant aux cafés proprement dits, ils font défaut ; et, en dehors du casino, il n'existe pas un seul endroit où le fumeur puisse passer sa soirée en agréable société. Il est vrai qu'avec les nécessités du traitement, on ne veille pas tard, en général, et qu'après les fatigues de la journée, chacun éprouve de bonne heure le besoin de se reposer.

II

LA SOCIÉTÉ ET LE MONDE DES BAIGNEURS. — LES EAUX MINÉRALES. — L'ANCIEN ET LE NOUVEL ÉTABLISSEMENT. — DU HAUT EN BAS, GRAND ASSAUT DE FÊTES. — LE CASINO MUNICIPAL ET SES DÉPENDANCES.

On vient à Évian, tantôt pour prendre les eaux ou faire une cure d'air, en vue de soigner sa santé, tantôt pour accompagner des parents ou des amis en traitement.

Quelques-uns, mais c'est le petit nombre, viennent simplement, en désœuvrés, faire de la villégiature. Ne parlons pas des artistes qui recherchent les beaux sites, des littérateurs qui affectionnent les retraites ombragées, des touristes, des amateurs de pêche ou de navigation, qui peuvent largement satisfaire aux alentours leurs goûts de prédilection et du reste ne s'en privent pas.

Tout ce monde fraye ensemble, plus ou moins, suivant ses sympathies, ses relations, et

le hasard des circonstances. Mais en général, d'hôtel à hôtel, il y a peu d'entregent. La société élégante et aristocratique des grands hôtels se cantonne volontiers dans de petites chapelles, où le cant britannique célèbre son culte en grande pompe et d'où les profanes d'en bas sont sévèrement proscrits.

Là, les dames font assaut de toilettes, claires et vaporeuses, comme l'air qu'elles respirent. Les Valenciennes, les Malines, les Chantilly, les guipures, les rubans tracent tout autour des corsages des festons harmonieux, que fait adroitement valoir une rose, soit fixée à la taille, soit glissée dans l'échancrure parfumée. Les chapeaux à la Rubens, à la Montpensier, siéent très bien à certains visages et communiquent à la physionomie beaucoup de désinvolture.

Les messieurs, de leur côté, font ce qu'ils peuvent pour soutenir la comparaison et se parer de leurs avantages — si tant est qu'ils en aient!

On remarque ceux qui ont la boutonnière vierge de toute décoration, soit sérieuse, soit fantaisiste. Mais la plupart étalent au grand jour, qui un bout de ruban, qui la rosette d'un ordre

étranger; ce sont les hommes mûrs ou en train de le devenir. Les jeunes, qui veulent se donner l'illusion ou frapper les regards, se décorent d'une fleur, placée en belle vue. Les pantalons de flanelle blanche, les gilets en cœur, les vestons légers, en surah ou tussore des Indes, révèlent, chez ceux qui les portent, d'évidentes prétentions au *high-life*.

Les simples mortels, qui vivent dans le terre-à-terre des sphères moins élevées, affichent des goûts plus simples, des allures moins solennelles, des poses moins recherchées. Les toilettes des dames revêtent des tons plus éclatants ou plus sombres, quelquefois moins harmonieux. Les tournures n'ont en général plus la même grâce; trop souvent, quand elles ne sont pas d'une platitude extrême, les tailles sont épaisses. Les femmes-colosses ne sont pas rares; et qui sait? Peut-être espèrent-elles retirer des eaux d'Évian quelque amoindrissement à leurs charmes? Ceci soit dit, sans offenser personne.

Les familles sont nombreuses : père, mère, grands-parents, enfants, toute la smala est là au grand complet. L'épidémie du ruban rouge ou multicolore sévit encore dans ce monde,

avec pas mal d'intensité. Du reste, cela n'offusque personne, au contraire ; on y est fait.

Enfin là, comme partout dans les villes d'eaux, on rencontre de ces jeunes ménages qui viennent savourer les derniers quartiers de leur lune de miel. Rien de plus facile que de les reconnaître ; rien aussi de plus récréatif pour l'œil du psychologue. On les voit passer, bras dessus, bras dessous, la tête doucement inclinée, un vague sourire aux lèvres, les yeux brillants, la démarche nonchalante ; et l'on se dit : c'est une idylle !

Par exemple, chose invraisemblable, les petites dames brillent par leur absence. A peine une fois par hasard une fille d'Ève s'égare-t-elle un jour dans ces jardins d'*Armide,* d'autant plus remarquée qu'elle se trouve plus isolée, et d'autant plus embarrassée qu'elle se sent plus déplacée dans ce milieu qui n'est pas le sien. Elle comprend vite, aux avanies qu'on ne lui ménage guère, que la place n'est pas tenable et qu'elle s'est trompée de porte. Aussi s'éclipse-t-elle avec empressement, au grand dam des *Don Juans* qui avaient jeté leur dévolu sur elle.

Il en résulte que la *haute-gomme* se trouve

un peu désorientée. Parmi tous ces gens graves et si pleins de décorum, les gandins paraissent avoir perdu le nord et déclarent qu'on s'ennuie mortellement. Songez donc, pas de femmes ! Pas la moindre petite noce en perspective ! Pas de souper fin ! Pas d'huîtres ou d'écrevisses en cabinet particulier ! N'est-ce pas intolérable ?

Il est vrai qu'il y a un chemin de fer, qui va plusieurs fois par jour à Genève, et même ailleurs ; un lac sur lequel de petits et grands bateaux marchent tout seuls et peuvent vous déposer dans toutes les villes du littoral. Qu'en résulte-t-il ? Si la *montagne* ne va pas à *Mahomet, Mahomet* va à la *montagne*. De toutes façons, on finit par se retrouver, quand on se recherche. Et il est si facile d'inventer des prétextes : un cordonnier, un tailleur, une coupe de cheveux, des affaires, que sais-je enfin !

Évian est-il donc un pays si vraiment déshérité sous le rapport des distractions ? C'est ce que nous allons examiner, en décrivant le genre de vie qu'on y mène.

Tout le monde sait que ceux qui fréquentent

les villes d'eaux appartiennent à trois catégories : ceux qui sont malades, ceux qui croient l'être et enfin ceux qui se portent bien. Dirai-je que les uns et les autres font tout ce qu'ils peuvent pour se rendre malades ? On m'accuserait d'exagération. Sans doute, il en est qui après une cure réussie sont soulagés d'une affection, mais en ont gagné une autre ; et d'autres qui, n'ayant rien guéri, ont malheureusement attrapé ce qu'ils ne cherchaient pas. On ne peut nier toutefois que quelques-uns s'en trouvent bien ; et la preuve, c'est qu'empressés à payer le tribut que leur impose la reconnaissance, ils récidivent les années suivantes.

Les malades sont convaincus pour la plupart de l'efficacité des eaux qu'ils sont venus prendre. Ils se soignent en conséquence et exécutent à la lettre l'ordonnance doctorale. Ils ne songent guère à s'amuser, les malheureux ! Car leur but est sérieux, et sérieuse est leur vie.

Les pseudo-malades, eux, sont sceptiques, en général ; leurs souffrances étant imaginaires, ils ne peuvent s'astreindre à un traitement quelconque. Aussi, les voit-on tout essayer, d'inspiration ; boire à toutes les sources, en fantai-

sistes ; se fatiguer mal à propos, sous prétexte de mieux se porter ; en un mot tout faire pour tomber sérieusement malades. Ils n'y parviennent que trop, hélas !

Quant aux bien portants, leur constitution a beau être des plus robustes, elle ne peut tenir coup longtemps, s'ils se surmènent inconsidérément. Un jour ou l'autre, ils sont fatalement condamnés à subir l'étreinte de la maladie, qui les guette et dont ils n'ont pas conscience.

A Évian, pas plus qu'ailleurs, il n'en est autrement. Les malades — il y en a, on n'en peut douter, — ont une foi aveugle dans la cure qu'ils font, et qui, du reste, leur a été ordonnée. Peut-être à ce sujet serait-il à propos de dire deux mots des eaux, dites minérales, de cette charmante localité ? D'aucuns même trouveront que j'aurais dû commencer par là.

N'étant ni chimiste, ni médecin, on me permettra de ne pas entreprendre un cours sur les classifications et les propriétés des eaux minérales. Je ne remonterai donc pas au déluge !

D'une façon générale, je me bornerai à dire qu'en fait d'eaux minérales, les unes sont froides, les autres chaudes ; les unes acidulées, les autres

alcalines ; les unes sulfureuses, les autres gazeuses. J'en passe et des meilleures !

Les eaux d'Évian appartiennent au groupe des eaux froides — 11 degrés — ; elles sont légèrement alcalines et nullement gazeuses : l'acide carbonique qu'elles renferment, — à raison de 1 gramme par litre, — s'y trouve cependant en combinaison avec la chaux, la magnésie, la potasse et la soude. On prétend qu'à l'analyse, on y a trouvé des traces de divers acides : azotique, phosphorique, sulfurique, chlorydrique ; et même d'ammoniaque ! Sans en avoir l'air, cette eau est très compliquée, et sa composition donne l'explication de bien des choses ! Toujours est-il qu'elle est légère, agréable à boire... quand on a soif ; et qu'elle n'offense nullement le palais. Fraîche et bonne ; c'est un mérite, savez-vous ? On en boirait... sans ordonnance et c'est tout dire !

Oui, mais il faut aussi en boire, par ordonnance ; et c'est moins gai, pour peu qu'on soit hydrophobe. Il est de ces patients, soumis ainsi à la question de l'eau, qui quotidiennement à Évian avalent leurs cinquante à soixante verres ! Grand bien leur fasse, et plaise à Dieu

que leurs calculs s'en aillent grand train à vau-l'eau !

Vous n'attendez pas de moi, j'imagine, que j'aille vous énumérer les nombreuses maladies dont on cherche à avoir raison, grâce à ces eaux. Qu'il vous suffise de savoir que ces dernières sont une vraie panacée et que, si elles ne les guérissent pas toutes, elles ne les aggravent pas ; c'est déjà beaucoup ! Les eaux d'*Aix, Vichy, Vals, Plombières,* pour ne parler que des plus réputées, n'en pourraient peut-être pas dire autant.

C'est pourquoi on se rend à Évian-les-Bains ; ainsi l'a décrété la mode du jour !

Les sources de la ville sont abondantes, nombreuses et habilement captées. Elles sont recueillies dans deux établissements situés à proximité l'un de l'autre et appartenant, celui d'en haut, à une société particulière, — sources *Cachat, Bonnevie* et *Guillot,* — et celui d'en bas, à la ville d'Évian, — sources *Clermont* et des *Cordeliers.*

La chimie, dit le docteur *Taberlet,* médecin inspecteur des eaux, trouve peu de différence dans la composition de ces sources. Et cepen-

dant, nous permettrons-nous d'ajouter, tel qui s'abreuvera à la fontaine *Cachat,* se gardera comme d'un poison de l'eau des *Cordeliers.*

D'où vient ce mystère?

La raison en est bien simple : les deux établissements se regardent un peu en chiens de faïence, et leurs clients réciproques agissent de même.

L'*établissement Cachat,* du nom de son fondateur, est le plus ancien. Il est placé au centre de la ville, entre cour et jardins ; et du haut de ses terrasses, agrémentées de rocailles, ornées de corbeilles de fleurs soigneusement renouvelées, on respire un air frais et pur. Pleins de reconnaissance, les vieux clients de cet établissement lui restent fidèlement attachés ; et parmi les nouveaux venus, bon nombre de baigneurs lui donnent également la préférence. Le genre, la tradition, la proximité, tout les y convie.

A l'ombre de la salle de verdure, dans les allées du parc, sur les terrasses, et autour du kiosque, où plusieurs fois par jour un orchestre exercé fait entendre des accents mélodieux, se répandent, vont et viennent les nombreux ha-

bitués. C'est là que se donne rendez-vous le monde élégant du grand hôtel des bains.

Du dehors, on pénètre dans la cour intérieure de l'édifice, par une double et large rampe d'escaliers. En haut et près de la porte de service, est affiché tous les matins le service télégraphique de l'agence *Havas*. A côté et en retour d'équerre, existe une assez vaste salle de lecture, où l'on peut faire sa correspondance et s'abriter en cas de pluie. A droite et à gauche, sont les entrées donnant accès aux cabines de bains ou de douches, pour messieurs et pour dames. Enfin, au milieu de la cour — vraie cour des miracles! — se trouve la fontaine de la source Cachat, dont une Hébé prévenante vous fait les honneurs, selon l'ordonnance.

De neuf à dix, avant le déjeuner, le monde afflue là de tous côtés. Chacun va à ses petites affaires; on jette un coup d'œil sur les dépêches, les buveurs assiègent les sources, les baigneurs vont au bain et les patients à leur douche. Les conversations se nouent; on s'entretient des faits divers de la veille, de la fête passée, de celle qui se prépare; on fait des po-

tins, on cause même politique, au moment où passe le marchand de journaux.

Un vrai type que ce père *Colliud!* Bien qu'aveugle, il va partout sans demander son chemin à personne, portant noblement, comme un Saint-Sacrement, la pâture quotidienne, ce que, dans son scepticisme, il appelle sa fabrique de mensonges ! Demandez-lui n'importe quel journal, français, bien entendu, il l'aura ; saura sans se tromper vous le découvrir et distinguer rien qu'au toucher une *Helvetia assise*, d'une *pièce du Pape!* Étonnant, en vérité ! Ce n'est pas à lui qu'on ferait prendre des vessies pour des lanternes ; et avec ça, toujours de belle humeur et ayant le mot pour rire !

A dix heures et demie, la musique cesse, la cour se vide, les cloches des hôtels tintent ; c'est le moment du déjeuner.

Dans l'après-midi, vers trois heures, nouveau concert et nouvelle assistance. La foule des baigneurs se dirige vers les buvettes, se répand dans le parc, gravit les rampes en escaliers qui donnent accès, tout en haut, sur l'esplanade du grand hôtel, où a lieu un grand déploiement de toilettes.

Le moment est venu des causeries et des flirtations, des longues parties de crockett. A gauche, à droite, c'est un feu roulant d'œillades, de déclarations muettes, qui ont leur éloquence, tout en passant par-dessus la tête des maris. Les noms les plus armoriés volent en l'air ; c'est tout à fait régence. On se croirait à Trianon !

— Eh, bonjour ! mon cher marquis, comment allez-vous ?

— Duchesse, je vous rends grâce !

— Princesse, vous êtes adorable, avec ce délicieux chapeau de fée !

Et patati, et patata. Les dames font assaut de minauderies ; les messieurs s'inclinent, saluent, galants et empressés. Les décorations circulent à qui mieux mieux.

— Quel est donc ce monsieur, là-bas, à la barbe grisonnante, à l'air modeste, et que tout le monde regarde ?

— Comment ! ma chère, d'où sortez-vous ? Ne reconnaissez-vous pas le grand *Eiffel ?*

— Celui de la tour ? Eh, quoi ! c'est lui-même ? C'est singulier ! Je ne me le représentais pas ainsi.

Et les potins continuent, à bouche que veux-tu; tandis que, pimpants, des équipages stationnent à la porte de l'hôtel. Le cocher, tenant son fouet d'une main et les rênes de l'autre, est immobile sur son siège ; les valets de pied, en tenue correcte, sont raides à l'arrière, attendant des ordres. Les nobles coursiers font impatiemment résonner leur gourmette et creusent le sol de leurs sabots. C'est l'heure des promenades et des excursions. De tous côtés, si le temps le permet, on s'ébranle, on se disperse.

Pour la table d'hôte du dîner, entre cinq et sept, les élégantes feront une nouvelle toilette et iront, soit passer la soirée au théâtre, soit esquisser au salon de l'hôtel quelques tours de valse, au bras de leurs danseurs préférés. Après quoi, la journée remplie sera enfin terminée : on la verra le lendemain recommencer dans les mêmes conditions !

L'*Établissement municipal* dépend du casino. Il est situé au bord du lac, sur un quai de création récente, délicieusement ombragé par une double rangée de platanes, qui se prolonge sur une longueur d'un kilomètre. C'est l'ancien manoir de la famille *de Blonay*, dont il reste une

tour carrée, à caractère, et un corps de bâtiment à deux étages, auquel on accède par un escalier monumental à double rampe. Une élégante véranda en protège l'entrée, ainsi que la crypte pratiquée par-dessous, toute en rocailles, où coulent les sources minérales.

Un parc élégamment dessiné, à côté une terrasse ombragée, avec kiosque pour la musique, un café-restaurant *à l'instar* de Paris ; enfin dans le fond, par derrière, les salles de bains et de douches, la piscine, les cabinets de toilette, les chambres de repos, la grande galerie vitrée, tout ornée de fleurs, complètent une installation très bien comprise, qui ne laisse pour ainsi dire rien à désirer.

Les salons du casino sont vastes et parfaitement décorés. Après avoir franchi le seuil du perron d'honneur, sous la véranda, on pénètre dans un grand vestibule carré, donnant accès partout. A gauche, s'ouvre une galerie vitrée, qui fait communiquer le casino avec le théâtre ; à droite, sont les salons de jeux, petits chevaux, roulette, baccarat, billard. Par côté, se trouve la salle de lecture, pourvue d'une bibliothèque, et où tous les journaux,

toutes les revues possibles sont réunis. On découvre en face un très joli boudoir pour dames, lequel est merveilleusement meublé dans le style Pompadour.

A lui seul, le *Théâtre,* orné d'une colonnade d'ordre composite, est un vrai bijou architectural ; d'une blancheur éblouissante à l'extérieur, il est tout pimpant neuf à l'intérieur. La scène est vaste, bien disposée pour l'acoustique ; et, de tous les points de la salle, divisée en stalles d'orchestres, loges d'avant-scène, de balcon et de galerie, parterre assis, on ne perd rien de l'action qui se déroule.

Avec son beau lustre, ses lambris dorés, ses décors, ses cariatides, ses peintures représentant les écussons héraldiques de *Paris, Lyon, Marseille* et *Bordeaux,* cette bonbonnière qui peut contenir 500 spectateurs, a très grand air. Elle ferait assurément les délices de plus d'une grande ville.

On y donne chaque soir des représentations intéressantes, tantôt avec la troupe de comédie, tantôt avec celle d'opérette ; car il y en a deux, s'il vous plaît ! et l'une et l'autre ont bien leur charme et leur mérite.

On conçoit que cette installation princière, dans cette demeure seigneuriale, soit coûteuse; si l'on songe qu'elle est du ressort de l'administration municipale, on ne peut s'empêcher de convenir que celle-ci fait bien les choses! Reste à savoir si l'affaire prospère ; mais qu'importe au public? Cela ne regarde que les actionnaires et le bailleur de fonds. — L'exploitation du casino, actuellement confiée à M. *Webb*, concessionnaire, serait dit-on commanditée par un richissime commerçant de Paris. — Il est certain qu'à déployer ainsi un pareil faste, les dépenses doivent être en fin de saison assez considérables.

Malheureusement cet établissement, qui fait les plus louables efforts pour en rendre le séjour agréable, semble un peu délaissé jusqu'à présent. A part les représentations théâtrales du soir, qui sont assez suivies, et ce, à bon droit, car les troupes sont vraiment bonnes, le casino joue de malheur, et il y vient peu de monde dans la journée. Ce serait en vérité à se demander quel mauvais génie s'amuse à faire le vide autour de lui.

A cela, il y a plusieurs causes. De la concur-

rence naissent des intérêts naturellement opposés, des situations tendues, des rapports difficiles. Il suffit de peu de chose pour créer un état de rivalité, pouvant dégénérer en hostilité ; de là à se déclarer la guerre, il n'y a qu'un pas : guerre courtoise, je le veux bien, et tout au profit des armées en présence, mais qui n'en est pas moins regrettable.

Dans une petite ville comme Évian, de deux établissements appartenant à deux sociétés différentes, il en est un de trop, selon nous. Incapables de prospérer concurremment, ils se nuisent réciproquement, faute d'éléments suffisants. Un jour viendra bientôt, nous nous plaisons à le croire, où la société à la tête de laquelle se trouve M. *Ch. A. Besson,* fusionnera avec celle de la ville, pour n'en former qu'une seule, qui alors groupera tous les baigneurs. Ce sera l'occasion de réaliser certaines économies, d'apporter dans l'exploitation toutes les innovations que l'usage aura reconnues nécessaires. Pour le moment les choses n'en sont point là ; et la comédie qui se donne à Évian-les-Bains n'a pas toujours lieu dans le casino municipal.

Les deux établissements rivaux, ces deux frères ennemis, s'ingénient, chacun à qui mieux mieux, à flatter les goûts du public et à le décider en sa faveur. Il n'est sorte de distractions, d'attractions, qu'ils n'inventent pour lui faire plaisir et lui jeter de la poudre aux yeux.

Chaque jour, ce sont de véritables torrents d'harmonie, qui jaillissent à jet continu. Du matin au soir, des orchestres infatigables font résonner les échos d'alentour de leurs accords les plus mélodieux. Les fanfares locales sont parfois mises à réquisition ; et, surexcités, les cuivres vibrent avec frénésie ! O Orphée, que d'adorateurs, céans ! Certes, la musique est une excellente chose, bien qu'un esprit morose ait prétendu que de tous les bruits c'est le plus désagréable ; mais en conscience, il ne faut abuser de rien : quelquefois le silence a bien son charme !

Le soir, les fêtes succèdent aux fêtes, sans interruption. Ce ne sont partout, du haut en bas, que festons et astragales, lanternes vénitiennes, ballons, verres de couleur, illuminations *à giorno,* flammes de Bengale multicolores, persistantes, habilement écloses sous les bosquets de verdure ! L'œil ébloui de tout ce

faste, papillote, s'énerve et, fatigué, finit par demander grâce.

Après le concert obligatoire, religieusement écouté par une foule compacte, c'est le moment du feu d'artifice, impatiemment attendu.

Au signal donné, les fusées volantes font merveille, décrivant dans le ciel des courbes audacieuses, retombant en gerbes étincelantes ou en pluie d'étoiles. Les bombes alternent, semant dans l'espace leur bruit de tonnerre, que les montagnes voisines répercutent à l'infini. Les pièces décoratives s'embrasent à leur tour; les fontaines vomissent des flots d'or, les soleils se diaprent dans l'auréole lumineuse de leurs feux changeants, les chandelles romaines projettent dans les airs leurs boules radieuses, d'un éclat incomparable, les *sifflantes,* — la nouveauté du jour, — fendent la nue d'un long sillon de feu et éclatent tout en haut, à la satisfaction générale. Puis arrive l'apothéose finale, le bouquet, arrachant à toutes les poitrines des transports d'enthousiasme. Oh! Ah! Bravo! Bis! *Hurrah!* n-i-ni, c'est fini! Adieu la fête! A quand la prochaine? Et la foule ravie s'écoule lentement...

Tel est le programme qui s'exécute à la lettre, tantôt en haut, tantôt en bas, et même simultanément, mais avec des chances diverses, suivant l'état atmosphérique.

Dans ce duel à la fusée volante, les avantages varient ; et il est amusant de suivre, impartial, les péripéties de la lutte. Actuellement, juillet 1889, l'établissement Cachat arrive bon premier. Ses fêtes nocturnes, heureusement favorisées par un temps à souhait, sont parfaitement réussies et attirent beaucoup de monde. Celles du casino, au contraire, s'en vont piteusement à l'eau et ratent, au grand regret des spectateurs déçus, au profond désespoir des organisateurs. Cette malchance est si prononcée, si persistante, qu'elle est ici passée en proverbe.

Par un temps incertain, prépare-t-on des réjouissances en haut ? A l'heure dite, il fait beau. Une fête au casino est-elle annoncée, à grand renfort d'affiches étalées à profusion, *urbi et orbi*, voilà que la calotte des cieux se couvre, les nuées s'amoncellent, et, au moment psychologique, alors que la conflagration devient générale, l'orage, l'inévitable orage se déchaîne

impitoyablement sur la tête des spectateurs ! Les éclairs, le tonnerre, une pluie diluvienne, tout s'en mêle, semant partout un désarroi complet. Le sauve-qui-peut devient général et la fête est ratée !

Lugete veneres, cupidinesque... !

Rassurez-vous cependant, M. Webb, votre tour viendra aussi, que diable ! Il faut espérer que le ciel ne vous tiendra pas toujours rigueur.

III

PLAISIRS ET DISTRACTIONS. — LA VIE EN PLEIN AIR. — PANORAMA DU LÉMAN. — LE QUAI ET LA JETÉE DE BRANCOVAN. — LE PORT ET SES BARQUES. — PROMENADES ET EXCURSIONS A PIED, A CHEVAL, EN VOITURE, EN VÉLOCIPÈDE, EN BATEAU A VAPEUR OU A VOILES, EN CANOT.

En dehors des concerts, du théâtre et des fêtes de nuit, un vaste champ est ouvert aux baigneurs et aux étrangers en quête de distractions.

Celles-ci sont de deux genres, les distractions *passives* et les distractions *actives*.

Dans le premier genre, nous rangerons : les promenades en voiture et en bateau, les douces flâneries sur le quai ou la terrasse du casino, la pêche à la ligne au bord du lac, le dessin, la peinture, la rêverie, et, pourquoi pas ? la lecture. Enfin, il y a le jeu et ses émotions.

Dans le second genre, figurent tous les exercices physiques, qui exigent une certaine somme d'activité, tels que : les excursions, à pied ou à cheval, en bicycle ou en tricycle, le sport nau-

tique, les pêches au large, les jeux d'adresse, lawn-tennis, crockett, billard, toupie hollandaise, tonneau, cochonnet, cible à flèches, etc.

Nul pays mieux qu'Évian, il faut en convenir, ne se prête à la plupart de ces genres de distractions. La contrée est si belle, l'air si pur, la promenade si intéressante, le point de vue si varié, qu'à moins d'être tout à fait impotent, on ne peut résister au plaisir d'en jouir, peu ou prou.

Il y a des gens rassis et d'un naturel calme, qui, entre deux verres d'eau, passent leur journée dans un *dolce far niente*. Tantôt ils côtoient, d'un pas nonchalant, la rive ombragée du lac, stationnent auprès des nombreux pêcheurs à la ligne, qui s'amusent innocemment « à tremper du fil dans l'eau », se rendent vers le port à l'arrivée et au départ des bateaux à vapeur qui vont égrenant les voyageurs sur leur passage; et tantôt, simplement assis à l'ombre de la terrasse du casino, ils laissent paresseusement errer leurs regards sur la nappe azurée du Léman.

Rien d'ailleurs de féerique comme ce ravissant spectacle, par un beau soleil d'été. L'œil plonge avec délices sur la moire frissonnante, que le moindre zéphyr fait vibrer, s'arrête avec

complaisance sur les voiles légères qui blanchissent au loin, suit le vol onduleux des mouettes gracieuses, admire l'imposante silhouette des embarcations et les panaches horizontaux des fumées des vapeurs, sillonnant à chaque instant la surface des flots.

On se croirait en présence de quelque décor magique, et tout doucement on se sent comme transporté dans le domaine de l'illusion et du rêve.

Quel puissant charmeur que ce *Léman!* Quel fascinateur, et comme il s'entend à merveille à captiver l'attention générale! A lui toutes les faveurs, à lui tous les sourires!

En vrai séducteur, il accapare tout. C'est avec un plaisir toujours nouveau, qu'on le prend, qu'on le quitte et qu'on revient sans cesse à lui; comme à ces sirènes, qui vous font les yeux doux et que l'on ne peut se décider à fuir pour tout de bon.

Les véritables marcheurs, les touristes, les excursionnistes ne sont pas nombreux à Évian. Ce ne sont cependant pas les buts de promenades ou d'excursions qui manquent; à ce sujet, on n'a que l'embarras du choix.

Aime-t-on la plaine ? On n'a qu'à prendre, à l'extrémité de la grand'rue, la route d'*Amphion,* ombreuse et riche en belles échappées sur le lac. Au bout de deux à trois kilomètres, on peut visiter l'établissement d'eaux minérales qui s'y trouve, et se désaltérer aux sources alcaline et ferrugineuse du jardin. On peut même, si on le désire, demander à faire le tour du parc attenant à la magnifique villa, située tout à côté et appartenant à la princesse *Bassaraba de Brancovan.* Le mari de cette noble étrangère s'est montré un des bienfaiteurs de la contrée. C'est en effet grâce à sa générosité qu'a été construit à Évian le quai magnifique, qui fait l'admiration de tous les visiteurs. Par déférence pour la mémoire du donateur et en témoignage de reconnaissance, la cité lui a érigé dans le parc, en face du port, un monument de pierre au-dessus duquel se détache sa tête fine et expressive.

A l'opposé de la route d'Amphion, et en continuant au delà du quai et du parc, il y a une délicieuse promenade à faire sur le bord du lac. A l'ombre d'une belle avenue de noyers, on suit la grande route qui contourne les sinuo-

sités du Léman. On gagne ainsi successivement les hameaux, assez misérables, de *Grande-Rive* et de *Petite-Rive,* habités par de pauvres pêcheurs ; puis on traverse la commune de *Maxilly,* dont le clocher émerge du sein de la verdure, et l'on aboutit à une riche habitation d'aspect gothique, non loin de *Tourronde.* C'est le château de M. le comte *de Kersein ;* deux jours par semaine, l'affable propriétaire permet aux étrangers d'en visiter l'intérieur, rempli de curiosités artistiques.

En continuant plus loin que Tourronde, on arrive à *Meillerie,* petite localité pittoresque, où des roches surplombent du côté du lac, et où certains bateaux à vapeur font escale. Près de l'église, datant du quatorzième siècle, on remarque la cascade du *Péchot,* et l'on découvre sur la montagne l'élégante silhouette du clocher de *Lugrin,* village qui est lui-même le but d'une charmante excursion.

Si l'on est fatigué, ou simplement si l'on veut varier ses plaisirs, on revient de Meillerie par eau, ou même en chemin de fer.

Une autre course également intéressante, mais beaucoup plus longue, et que, vu la dis-

tance, on ne fait guère à pied, consiste à se rendre à *Saint-Gingolph*. C'est un village qui est situé au fond du lac, sur la limite des territoires de la Savoie et du Valais, et qui se trouve coupé en deux par la *Morgue*, torrent descendant de la *Dent d'Oche*.

En dehors des rives du Léman, les routes qui, partant d'Évian, mettent en communication la ville avec les autres localités du canton, se dirigent toutes à travers les promontoires de la montagne, et offrent aux piétons des pentes assez accentuées.

Les courses recommandées sont celles : de *Saint-Paul*, qui demande une heure ; du château de *Laringe*, deux heures ; de *Lugrin* ; de *Thollon* ; du *Pont du Diable*, dans la vallée de la *Dranse*. On peut les faire toutes en voiture, à cheval, ou en vélocipède, sur de très bonnes routes en lacets d'où, à chaque contour, on découvre sur le lac et la montagne de superbes perspectives. Pour les parcourir à pied, on prend généralement les raccourcis ; ils abrègent la distance, c'est vrai, mais aussi comme ils sont raides !

La route menant au village de Thollon, par

les hameaux de *Neuvecelle, Maraîche* et *la Praux,* est un des parcours les plus agréables, tant à cause de l'admirable panorama que l'on embrasse, au fur et à mesure que l'on s'élève au-dessus du Léman, que par les beaux ombrages qui la bordent. Elle s'élève en pentes régulières à partir d'Évian, traverse d'abord la région des vignes, dont les pampres festonnent autour de gigantesques branches de bois mort, atteint ensuite celle des chênes, puis celle des châtaigniers, pour gagner au-dessus de Maraîche une belle forêt de sapins, çà et là profondément ravinée. En arrivant au lieu dit La Praux, sur le plan de la montagne du *Chon* et à la base du *Bénand,* on est tout surpris de se trouver en pleines prairies verdoyantes.

D'un coup d'œil le promeneur aperçoit la masse imposante du groupe des *rochers de Mémise,* tombant à pic au-dessus de Thollon, et dont l'arête dentelée se profile audacieusement dans le ciel. C'est de ce dernier village que se fait l'ascension de cette montagne, en gravissant au-dessous des éboulis de pierres des pentes gazonnées, qui s'élèvent par gradins successifs jusqu'à une certaine dépression, que dans le

pays on appelle le *col des trois trous*. On peut également y accéder par la pointe de l'est, couverte de pâturages et parsemée de sapins ; mais ce trajet exige plus de temps. On le dit d'un parcours plus pénible, sinon plus difficile.

Il n'est pas un touriste de passage à Évian, qui ne puisse moins faire que d'aller à Mémise. Cette course de montagne, facile à effectuer en un jour, est à la portée de tous les marcheurs, même médiocres, et vaut la peine d'être entreprise. A ceux qui, plus intrépides, se laissent aller au charme des grandes altitudes, elle servira d'excellent entraînement pour tenter l'ascension de la *Dent d'Oche*, haute cime que l'on aperçoit fort bien du *Signal de Lausanne*. Parvenir au pied de la croix, qui surmonte l'extrême pointe du pic de Mémise, n'est point un exploit dont un alpiniste puisse s'enorgueillir. Celle-ci atteint à peine à une hauteur de mille sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Or, le village de Thollon étant déjà lui-même à l'altitude de six à sept cents mètres, ce n'est en définitive qu'un parcours de mille mètres à franchir, en élévation.

Tout autre chose est de parvenir au sommet

de la Dent d'Oche qui, à plus de deux mille deux cents mètres de hauteur, dresse dans les airs son arête nue et déchiquetée. Cette dernière ascension exige sept heures à la montée, cinq heures à la descente ; elle est pénible et nécessite de la part de celui qui l'entreprend une grande sûreté de pied, de même qu'une tête solide, réfractaire au vertige. Nous ne la conseillerons pas aux simples promeneurs, qui n'ont pas l'habitude des courses de montagnes ; par contre, nous ne saurions assez la recommander aux alpinistes et ascensionnistes qui ne regretteront pas leur peine.

Le panorama qu'on découvre de là est dit-on splendide ; il s'étend de Genève au *Mont-Rose,* et du *Mont-Blanc* au *lac de Bienne*. Mais,

Non licet omnibus adire...

IV

GREAT ATTRACTION DU LÉMAN ! — LE BATEAU « LE MONT-BLANC » ET SES PASSAGERS COSMOPOLITES. — L'EMBARCADÈRE D'ÉVIAN. — FLEURS ALPESTRES. — UNE APRÈS-MIDI A LAUSANNE. — LE TOUR DU HAUT-LAC. — TERRITET-GLION, VEVEY ET MONTREUX. — LE CHATEAU DE CHILLON, VILLENEUVE ET LE BOUVERET.

Tout le monde n'a pas les aptitudes physiques voulues pour la marche ; puis, il faut bien le dire, si les raccourcis de la montagne sont pittoresques et ombragés, par contre, ils sont d'un parcours vraiment fatigant. Les montées, raides et incessantes, éprouvent les jambes et les poumons des personnes mal entraînées. Sur les plateaux, l'air est vif, et, quand on est en nage — ce qui arrive constamment — on s'expose à des refroidissements, pour peu que l'on stationne quelque temps.

Pour le commun des baigneurs, il est un autre mode de locomotion, non moins attrayant, plus facile et surtout plus en vogue. Nous voulons parler des excursions sur le lac, que l'on

fait à volonté, soit en bateau à vapeur, soit en péniche à voiles, soit même en simple canot à rames. Du matin au soir, quand il fait beau, les eaux du Léman sont sillonnées par une foule d'embarcations qui se croisent en tous sens, et viennent à heures fixes faire escale dans le petit port d'Évian.

La compagnie générale de navigation, dont le siège social est à Lausanne, tient à la disposition des voyageurs toute une escadre de bateaux à vapeur qui desservent les deux rives du lac, nageant tantôt sur les eaux françaises, et tantôt sur les eaux helvétiques.

Les uns font un service régulier entre *Genève* et *Villeneuve,* par la côte suisse ; les autres vont de *Genève* au *Bouveret* à l'extrémité du lac, en passant par *Thonon* et *Évian* sur la côte de Savoie, et par *Lausanne* et *Vevey,* sur celle du pays de *Vaud.*

Ces bateaux sont au nombre d'une vingtaine — une vraie flottille ! — et leur aménagement est fort convenable. Parmi eux, il faut citer : d'abord le bateau *le Mont-Blanc,* le premier de tous et qui, à lui seul, mérite une mention spéciale ; puis, la *France,* vaisseau de moins grande

dimension, mais dont la vitesse est remarquable. Avec son avant dégagé à la ligne de flottaison, la *France* fend l'onde et file rapidement, grâce à sa puissante machine et à son centre de gravité situé à l'arrière.

Les principaux autres sont : le *Winkelried,* le *Guillaume-Tell,* le *Dauphin,* le *Chillon,* l'*Helvétie,* le *Léman,* le *Jura,* les *Villes de Genève,* d'*Évian,* de *Vevey, etc.*

Le plus vaste, le plus sûr, le plus confortable de tous est sans contredit le *Mont-Blanc,* superbe navire à hélice, à deux ponts, pourvu d'un mécanisme exceptionnel, qui lui permet de marcher par tous les temps et d'assurer par un service régulier d'express la correspondance avec les chemins de fer.

Pour n'en point mentir, le Mont-Blanc est d'une blancheur immaculée à l'extérieur. Ses panneaux, ses flancs, sa cheminée, ses hublots sont peints en blanc ; sa coque, toute blanche, se détache admirablement sur le bleu foncé des eaux, comme sur l'azur du ciel. De loin, et quand le lac agité *moutonne,* on croirait voir un gigantesque alcyon se jouer à la surface des vagues !

A l'intérieur, tout reluit, resplendit, étincelle.

Les cuivres soigneusement astiqués, les plinthes vernies, les tables cirées, les planchers frottés et lavés à grande eau, donnent une juste idée de la propreté helvétique, qui peut rivaliser avec la propreté flamande.

Dans l'entre-pont et au centre, près des machines, d'un fini achevé, d'une force motrice énorme, sont les bagages amoncelés en piles.

A l'arrière se trouve le grand salon-restaurant, réservé aux premières. Il est meublé et décoré avec tout le luxe et le confort désirables, éclairé à l'électricité, pourvu d'un épais tapis d'Aubusson, et tout garni de tables, dont les couverts mis n'attendent que les convives pour fonctionner. Une cuisine choisie et de nature à satisfaire les estomacs des gourmets, un peu fatigués des tables d'hôte, en fait les principales délices. Elle n'est pas dédaignée non plus de maint touriste, pressé d'apaiser sa faim, ou blasé sur la vue du lac.

A l'avant de l'entre-pont et sur le même plan, une salle pour les secondes est aménagée en café-brasserie, avec des tables et des bancs tout autour. On y lunche, on y boit, on y fume, à pleine bouche.

D'élégantes passerelles font, par des rampes d'escaliers, communiquer le pont inférieur du navire avec la plate-forme supérieure, réservée aux passagers de première classe. D'un bout à l'autre de l'embarcation, les gaillards d'avant et d'arrière sont protégés contre les ardeurs du soleil par des tentes-abris. Des bergères spacieuses courent tout le long des bastingages et à côté des tables, installées au milieu du pont. Quand il y a foule et suivant la fantaisie des voyageurs, on dispose à son gré des pliants mobiles.

Les places assiégées sont bientôt occupées par cette société cosmopolite, que l'on retrouve partout en voyage et particulièrement en Suisse.

C'est, avant tout, l'inévitable famille anglaise, toujours nombreuse, encombrante avec ses monceaux de colis à la main et son sans-gêne prémédité, faisant partout la tache d'huile et obstruant les passages. Le monsieur — Mylord ! — raide, l'air gourmé, ennuyé, promène mélancoliquement un véritable télescope à l'horizon. La dame — Mylady ! — d'âge mûr, longue et sèche, frileusement enveloppée dans son waterproof, ornée d'un voile à sa capote, a le teint couperosé, les traits anguleux, les

lèvres entr'ouvertes, laissant transparaître l'ivoire émaillé de dents en clavier, et se perd dans la lecture du *Baedecker* qu'elle tient étalé devant elle. La demoiselle de compagnie, le plus souvent allemande, sans âge, sans grâce, sans tournure, veille avec une douce sollicitude sur quatre ou cinq misses qui lui ont été confiées. Celles-ci sont drôles, avec leur mine éveillée, leurs yeux rieurs, leur chevelure brune ou blonde, leur tête espiègle, affublées d'un microscopique chapeau de canotier. Il est plaisant — pendant quelques instants — de les entendre se livrer entre elles à un assaut de *no,* de *yes,* bien sentis, et de *aoh!* proférés sur tous les tons de la gamme. Pour compléter le tableau, il n'est pas rare de voir à leurs côtés, turbulents et volontaires, deux à trois bambins de taille décroissante, vêtus de complets à carreaux comme des palefreniers, et coiffés de leur horrible casquette à double visière.

Puis ce sont les couples allemands — réduction *Faust* et *Marguerite,* ou genre *Werther* et *Charlotte* — elle timide, aux yeux langoureux, à la physionomie placide, au teint rose et vermeil, à la chevelure blonde comme les blés;

lui, arrogant, au regard froid et fixe sous ses lunettes d'or, à la tête carrée, à l'épaisse encolure, à la barbe flavescente. Ils se tiennent à l'écart serrés dans leurs plaids. Le mari, indifférent, fume sa pipe, tandis que la femme, muette, se laisse aller à la rêverie !

A sa tournure élégante, sa démarche pleine de désinvolture, son regard pénétrant et malicieux, sa conversation vive et animée, son assurance, on reconnaît aisément la Parisienne.

Ces personnes, dont l'air est satisfait et bon enfant, dont souvent les formes apparaissent imposantes ou exubérantes, dont la mise est plutôt simple que recherchée, qui étalent au grand jour l'état florissant de leur santé et font l'effet, à première vue, de propriétaires inspectant leurs domaines, ne sont rien moins que des Suisses. On en voit ainsi, sur le pont du Mont-Blanc; et s'il vous arrive de leur adresser la parole, soyez sûr qu'ils se mettront en quatre pour vous être agréables.

Les Américains et Américaines — retour de l'Exposition universelle, nous sommes en 1889 ! — ne font pas non plus défaut, comme bien l'on pense. Parmi eux, les représentants du sexe

fort, avec leur teint rouge brique ou de papier mâché, leur ossature, leur barbiche pendante, leur visage à tous crins et leurs allures à la *Jonathan,* n'ont rien de bien séduisant. Mais les frais minois de leurs compagnes sont à croquer, et c'est un régal pour les yeux de les contempler à la dérobée.

Les Italiens, les Espagnols, les Grecs, ceux du *Midi* enfin, décèlent leur nationalité par leur teint plus ou moins bronzé, variant de l'ambre au bistre, leurs yeux ardents, leurs moustaches noires, leurs gestes pleins de vivacité, leur langage expressif et coloré.

Aimez-vous les Russes ? On en voit partout maintenant ! Si, vous trouvant assis à côté d'un monsieur de tournure étrangère, dont l'extérieur vous paraît convenable et l'allure franche, dont les manières sont affables et empreintes de politesse, vous venez à causer avec lui et l'entendez vous répondre, en s'exprimant bien et lentement, sans le moindre accent, vous êtes à peu près sûr d'avoir affaire à un Russe. Il n'y a en effet que les Russes, en dehors des Français, pour prononcer et parler si correctement notre langue. Comme ils n'ont pas cette morgue bri-

tannique, qui rend en voyage les enfants de la *perfide Albion* si parfaitement désagréables, on éprouve tout de suite un grand charme dans leur société. Peut-être aussi un mouvement instinctif de sympathie pousse-t-il les deux peuples l'un vers l'autre? N'est-on pas de nos jours tout à l'alliance *Franco-Russe?*

Le monde cosmopolite comprend également celui des touristes, qui est de tous les pays. Facile à se distinguer par son accoutrement spécial, ses vêtements de drap, sa chemise de flanelle au col largement échancré, ses bas de laine à côtes montant jusqu'aux genoux, sa coiffure en feutre mou, ses épais brodequins lacés, l'alpiniste, rêveur, appuyé d'une main sur son alpenstock et tenant de l'autre une carte déployée, étudie les crêtes dentelées des montagnes.

L'artiste, de son côté, s'adonne à une contemplation perpétuelle et éprouve, à chaque instant, le besoin de crayonner quelque chose sur son album.

L'amateur photographe, qui lui aussi est un artiste, ou se croit tel, n'a d'autre souci que de se livrer, *coram populo,* aux douceurs de l'*ins-*

tantané. Il dispose tout d'avance autour de lui; il met en équilibre son appareil *à guillotine,* au grand ébahissement des badauds qui l'entourent et se demandent, non sans inquiétude, s'ils vont être *croqués;* il braque avec soin son objectif à la hauteur voulue; puis, quand l'instant lui paraît propice, crac, c'est fait! Allez y voir, bonnes gens, la farce est jouée!

Voilà ce que, par une belle après-midi d'août, on peut observer sur le bateau *le Mont-Blanc,* alors qu'attirée par la beauté des sites, la transparence nacrée des ondes azurées, l'agréable fraîcheur de l'air, la variété des perspectives, la foule émerveillée encombre les plates-formes du vapeur. Ici, c'est comme sur le pont d'Avignon, tout le monde y passe!

Et dire que ce mouvement de va-et-vient est sans relâche; que, chaque jour, dans la belle saison, le spectacle sans cesse se renouvelle! Car le *Mont-Blanc,* — ce n'est pas là son plus mince attrait — fait le tour complet du Léman, qu'il met environ dix heures à parcourir, en naviguant de station en station.

Les baigneurs d'Évian sont bien vite familiarisés avec cette allure régulière du bateau-

express; aussi les voit-on, sur le coup de onze heures et demie, heure de Berne, accourir près du port et encombrer le ponton du débarcadère, empressés, les uns de partir en excursion, les autres de souhaiter la bienvenue aux arrivants. Il en est qui viennent là simplement en désœuvrés; ce sont les curieux, les flâneurs, qui ne sont pas les moins nombreux. Au milieu de cette foule affairée d'allants et de venants, le coup d'œil ne manque pas de charme. Le décor est d'une grande fraîcheur, les accessoires sont pleins de couleur locale, la scène est magnifique; il n'y a que le libretto qui soit, hélas! toujours le même, des plus insignifiants.

— Bonjour, Monsieur, Vous allez bien?

— Très bien, Monsieur, merci, et vous?

— Est-ce que vous partez!

— Oui, je vais à Lausanne — (ou à Vevey, ou à Montreux, ou à Genève, ou ailleurs —)!

— Allons, bon voyage! Vous aurez une heureuse traversée, le lac est calme. A bientôt!

— Adieu, Monsieur.

On échange des coups de chapeau et l'on se sépare, souvent pour ne plus se revoir!

Pendant ce temps, le bateau est doucement

venu accoster le quai, le pilote a lancé d'un bras vigoureux l'amarre, qu'une main exercée s'est empressée d'enrouler autour des solides piliers d'attache. La passerelle volante, jetée par-dessus l'entre-pont du navire, a établi la communication avec la terre, et les passagers impatients ont hâte de la franchir. Mais le capitaine du bord est là, vigilant, surveillant la manœuvre, donnant d'une voix mâle et sonore ses ordres impératifs : « Évian-les-Bains ! Dé-
« barquement ! Par ici la sortie ! Voyons, dé-
« pêchons-nous ! Donnez vos billets ! Embar-
« quement ! En avant, les voyageurs pour
« Ouchy-Lausanne ! Sortez la passerelle ! Trop
« tard ! Monsieur, nous partons ! »

Le câble est lestement déroulé, des torrents d'épaisse fumée se répandent en noires spirales au-dessus de la cheminée, la puissante machine met l'hélice en mouvement, en traçant un large sillon d'écume dans l'onde cristalline, et lentement, dans une marche oblique, l'élégante carène peinte en blanc glisse sur la surface des eaux jusqu'à la sortie du port. Puis l'embarcation vire de bord et cingle en droite ligne sur la côte suisse, dans la direction d'Ouchy, port

de Lausanne. Les passagers s'élancent sur le pont, agitent leur mouchoir, échangent avec leurs parents ou amis restés à terre des adieux de circonstance. Les nouveaux débarqués, encombrés de paquets, de colis à la main, passent au crible des argus, venus exprès pour les contempler.

Les reconnaissances ont lieu sans désemparer, au milieu des salutations, des embrassades, et tout naturellement les petits potins s'établissent :

— Eh, quoi ! chère Madame, vous ici ? Quelle surprise !

— Mon Dieu, oui ! j'arrive....

— Vous êtes seule ?

— Oh ! pas pour longtemps ! Mon mari et mes enfants sont restés à Genève ; je les attends ce soir.

— Où descendez-vous ? au Grand-Hôtel ?

— Vous y êtes, sans doute, chère Madame ?

— Non. Il n'y avait pas de place..... mais peut-être qu'aujourd'hui..... On est très bien à l'hôtel d'Évian.

— C'est loin d'ici ?

— A deux pas ; si vous le désirez, je vais vous y conduire.

A ce moment les portiers des omnibus s'arrachent des mains les bagages; les voyageurs s'empilent dans l'intérieur des voitures, et fouette cocher! On part au grand galop, comme pour un long voyage : au bout de cinq minutes on est arrivé!

Pâle, déguenillée, suant la misère, une fillette est là, debout, au gros soleil, sur le ponton du débarcadère, tenant dans ses mains une corbeille pleine de fleurs des Alpes. Les nuances vives des cyclamens embaumés ressortent admirablement entre les longues corolles, indigo foncé, des gentianes. Les arnicas étalent au grand jour leurs pétales d'or, les géraniums sauvages aux teintes délicatement rosées, les chardons violets au feuillage barbelé, les scabieuses, les digitales, les marguerites de couleurs variées, s'épanouissent au sein de la mousse humide qui les entoure.

— Achetez-moi un petit bouquet, mon bon monsieur, dit l'enfant de sa voix grêle. Cela vous portera bonheur.

Le bon monsieur, ainsi sollicité, embrasse d'un coup d'œil la marchande et son éventaire, et, séduit par la fraîcheur des cyclamens qu'il

emporte, pris aussi de pitié pour la frêle créature, glisse une piécette blanche dans la petite main qu'on lui tend. La fillette, ravie, psalmodie quelques paroles de remerciement, en escomptant son gagne-pain.

De fait, elle a aujourd'hui de la chance, et rapidement son menu commerce prospère. L'élan a été donné; les élégants « du sport », les pschutteux fleurissent à l'envi leur boutonnière; les galantins, avides de plaire, font main basse sur le contenu de la corbeille, au profit de belles dames qui les entourent, et qui se parent avec coquetterie des dépouilles de la flore alpestre. Il y a dans l'air comme des bouffées de printemps, et la nature sourit aux heureux du jour!

C'est l'heure décisive pour l'emploi de la journée. A quel genre de distraction faudra-t-il donner la préférence? Là est toute la question. On a le choix entre une longue promenade en voiture sur la route de *Thonon* ou celle de *Saint-Gingolph,* une excursion en chemin de fer ou en bateau à vapeur, une partie de pêche, une course à la voile ou à l'aviron sur le lac. Quelle sera la chose préférée ? Grave sujet de méditation, qu'un rien suffit à trancher, que le hasard

décide souvent, mais en définitive qui dépend du temps.

On profite des chaudes après-midi, caractérisées par un calme plat, pour faire la traversée du Léman. D'Évian, on fait volontiers le tour du haut lac, sur le *Mont-Blanc,* et l'on passe successivement en revue toutes ces localités *vaudoises,* qui s'échelonnent sur la rive à partir de Lausanne et s'appellent : *Vevey, Montreux, Clarens, Chillon, Villeneuve* et le *Bouveret.* On revient ensuite par *Saint-Gingolph, Meillerie* et la halte de *Tourronde.* Par le beau temps c'est une course ravissante.

La promenade à *Lausanne* est aussi à elle seule une charmante excursion, qui ne demande qu'une demi-journée et peut s'effectuer sans fatigue. Par bateau à vapeur, la traversée d'Évian à *Ouchy* se fait en trente-cinq ou quarante minutes. En barque à voiles, ou même en simple canot à rames, on peut également la faire; mais alors le trajet dure de une heure à une heure et demie, selon le vent. Dans ce parcours, la largeur du lac est de près de douze kilomètres, tandis qu'elle est de quatorze au maximum, entre Évian et *Morges.*

Ouchy est tout à la fois le port et le faubourg de la capitale du pays de *Vaud*, à laquelle il est relié par un petit chemin de fer funiculaire, aboutissant au grand pont, centre de la cité.

Lausanne a conservé dans certains quartiers son ancien caractère féodal. Dans le haut de la ville, on remarque des tours, des flèches, des pignons, des toits pointus, qui de tous côtés s'élancent dans les airs. La *cathédrale*, datant du XIIIe siècle, toute en pierre grise, a quelque chose d'imposant, vue de l'extérieur. Au dedans, l'immense vaisseau, que divise et soutient une véritable forêt de colonnes gigantesques et massives, ne manque certes ni de grandeur ni d'élévation. Son aspect n'en laisse pas moins une impression triste et froide, provoquée par la nudité de l'ornementation, malgré la rosace éclatante, les stalles de chêne sculpté qui ornent la nef, et les tombeaux du chœur.

A côté de la cathédrale, il existe une terrasse ombragée, d'où la vue, plongeant au-dessus de la ville et du lac, s'étend sur toute la chaîne des Alpes, jusqu'à l'extrême limite de l'horizon. Le coup d'œil est ravissant.

Au sommet d'une colline se trouve l'ancien

château de la ville, servant autrefois de résidence aux évêques de Lausanne et aux baillis de Berne, actuellement occupé par le Conseil d'État. Cette antique construction fait de loin l'effet d'une demeure d'aspect sinistre, avec sa masse carrée, ses lourdes façades en pierre de taille, flanquées aux angles de tourelles en briques rouges, et sa couronne de mâchicoulis. Mais la vue du haut de l'esplanade, qui domine la place, est de toute beauté.

Lausanne est, à tout prendre, une ville pittoresque, de plus de trente mille habitants, dont les quartiers modernes, situés dans le bas, sont propres, aérés, élégamment construits, et pourvus de magasins aux riches devantures. Les rues bien pavées et garnies d'assez larges trottoirs, sont cependant fatigantes à parcourir, étant pour la plupart escarpées. Par des boulevards et une grande place — la place de *Riponne* — elles se relient à la *Cité,* tout en haut.

Un pont gigantesque — le *Grand-Pont* — haut de vingt-quatre mètres et long de cent quatre-vingts, traverse une partie de la ville, au milieu de nombreuses constructions, au-dessus

d'un ravin profondément encaissé; tandis que vers le Château, un tunnel unit entre elles les collines de *Bang* et de *Saint-Laurent,* séparées l'une de l'autre par une profonde excavation. Cette situation topographique singulièrement accidentée donne à Lausanne un cachet tout particulier.

Les environs sont charmants à visiter. De belles routes ombragées et soigneusement entretenues, croisent en tous sens et dans toutes les directions. Les principales sont celles de *Vevey,* de *Berne* et d'*Yverdon.* Sur la côte s'étagent du haut en bas, au sein de la verdure et des fleurs, des villas superbes, des chalets de plaisance, des hôtels, dont le plus somptueux, celui de *Beau-rivage,* vient jusque dans le lac, mirer sa blanche façade, ses pelouses verdoyantes et son parc magnifique.

Il est une sorte de belvédère, situé à l'extrémité du promontoire boisé, qui sépare les vallons du *Flon* et de la *Louve,* d'où l'on jouit d'un point de vue réputé et vraiment remarquable; on l'appelle le *Signal.* Par un beau temps, pas un étranger, de passage à Lausanne, ne peut se dispenser d'aller le voir. En partant du centre

de la ville, par des sentiers en raccourci et des escaliers, on y accède aisément en une heure. Là, sous une salle de verdure, agrémentée de bancs de repos et à proximité d'une cantine où l'on peut se désaltérer, on embrasse un merveilleux panorama. La vue s'étend sur la plus grande partie du Léman, les Alpes de la Savoie, le Valais, les montagnes vaudoises, les collines du Jorat et la longue chaîne du Jura. A cette élévation, — plus de six cents mètres — le lac apparaît uni comme une glace et délicieusement irisé de teintes d'opale, de turquoise et d'améthyste. Les voiles latines et triangulaires des barques, brigantins et cochères ressemblent à des papillons ; et les bateaux à vapeur, microscopiques, tracent derrière eux sur la nappe azurée de longs sillons lumineux. Nettement les promontoires se découpent en festons harmonieux et doucement ils viennent expirer dans la brume lointaine, du côté de Genève.

Tout intéressante qu'elle soit, la promenade de Lausanne n'est pas la seule des excursions que l'on puisse faire. Celles aux villes situées vers le fond du lac ont aussi leur attrait ; certainement, à lui seul, Vevey vaut la peine d'être

visité. Cependant, comme nous n'avons la prétention d'avoir découvert pas plus les unes que les autres, pas plus *Vevey* que *Clarens,* que *Montreux,* que *Veytaux-Chillon,* que *Villeneuve,* que le *Bouveret,* nous n'entreprendrons la description, pas même succincte, d'aucune de ces localités, que tout le monde connaît.

Qu'il nous suffise de signaler un but d'excursion très recherché par les baigneurs d'Évian, et qui consiste à se rendre de *Territet* — petite station située sur le bord du lac, près de Montreux — à *Glion,* village perché à mi-côte, sur la montagne. Pour effectuer sans la moindre fatigue cette ascension, on a recours à un chemin de fer en miniature, à système de traction hydraulique, qui, par une pente terrifiante et presque verticale, vous élève, en moins de dix minutes, à l'altitude de sept cents mètres ! Les amateurs d'émotions peuvent, sinon sans crainte, du moins sans danger, se procurer cette satisfaction ; et celle-ci leur en ménagera une autre.

On embrasse de là-haut un splendide panorama, encore plus beau peut-être que du *Signal de Lausanne.* La vue s'étend sur l'extrémité orientale du lac et la ceinture des montagnes

pittoresques qui l'encadrent ; parmi lesquelles, la plus remarquable, la plus imposante, est la *Dent du Midi,* dont les sept pointes d'argent brillent, par un temps clair, d'un éclat étincelant.

V

LA PÊCHE DANS LE LAC. — VARIÉTÉS DES POISSONS DU LÉMAN, LES BONS ET LES MAUVAIS. — DES DIFFÉRENTS MODES DE PÊCHE A LA PERCHE, A LA LIGNE, A LA CUILLER. — PÊCHE NOCTURNE AU LARGE. — UN COUP POUR CENT SOUS.

On ne peut pas constamment se livrer à l'admiration. Certes, la contemplation de la belle nature, pour qui sait voir, sentir, observer, est une source de joie ineffable, dont l'âme se délecte avec ravissement. Mais par cela même que le plaisir est plus pur, plus affiné, plus délicat, les sensations trop multipliées finissent par l'émousser. A l'enthousiasme du premier moment succède l'indifférence. L'extase prolongée ne devient-elle pas douloureuse à la longue ? Il faut savoir varier ses plaisirs et raisonnablement en jouir, sans arriver jusqu'à la satiété. Ainsi le veut la sagesse.

Êtes-vous fatigué des promenades, des excursions ? Le temps est-il gris, les cimes des mon-

tagnes sont-elles masquées par les nuages? Vous avez la ressource de la pêche pour vous distraire. A deux pas s'étale une magnifique nappe d'eau où fourmillent toutes espèces de poissons.

— La pêche! — dira-t-on — Ah! la jolie distraction!

Et d'ici, je vois la moue dédaigneuse, le sourire de pitié, qui plissent le visage de plus d'un baigneur à l'esprit critique. Il me semble même les entendre, ces loustics, rééditer, sur un ton gouailleur, la plupart de ces lieux communs de circonstance, inventés par les ignorants aux abois:

— Ah! quel plaisir, des heures durant, de faire le pied de grue, au bord de l'eau, une canne à la main, avec un fil au bout!

— A l'aide d'une petite bête, chercher à en attraper une autre; par-dessus le marché, avoir soi-même l'air bête! Quel concours!

— Ne gober, en guise de poissons, que des coups de soleil, la migraine, ou quelque ophtalmie! Manipuler ces asticots révoltants, qui ne fleurent pas la rose, fi l'horreur!

— Se condamner, de propos délibéré, le

bras en l'air, au mutisme des carpes ; attendre, pendant une éternité, un attouchement fallacieux ! Tout cela, pour en arriver le plus souvent à quoi ? à voir sa ligne accrochée quelque part, au fond de l'eau !

— Avoir à lutter tout à la fois contre le vent, la vague, la réverbération du soleil et le mauvais vouloir de l'habitant des ondes, n'est-ce pas là pur métier de dupe ?

— Enfin, toute une demi-journée, s'obstiner à pêcher, et ne réussir à capturer qu'un misérable *gardon,* voire même une *ablette !* N'est-ce pas le comble de la mystification ?

Laissons dire tous ces beaux parleurs, qui se croient sans doute très spirituels et ne sont que de mauvais plaisants, des profanes, peu initiés aux secrets des dieux.

Ne leur déplaise, la pêche, comme la chasse, a ses adeptes, ses fanatiques ; et les émotions qu'elle leur procure constituent à leurs yeux un charme souverain, que rien ne peut détruire.

A Évian-les-Bains, du matin au soir, et du soir au matin, on pêche ; ce qui, mieux que tous les raisonnements, prouve combien cet exercice est en faveur. Pêches à la ligne, au

bord du lac, à l'aide d'amorces : au ver, au grain de blé, à la mie de pain, au fromage, a l'asticot, au poisson d'étain, à la mouche artificielle, tous ces genres sont mis en pratique. Et il faut croire qu'ils ont du bon, puisqu'on ne s'en lasse guère. C'est le cas de répéter avec le poète :

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux!

Il n'est point rare de voir, le matin, échelonnés le long du quai, une ribambelle de pêcheurs à la ligne, de tout âge, de tout sexe, de toute condition. Les uns sont appuyés contre le parapet, les autres assis dessus, ou juchés sur une grosse pierre au bord de l'eau ; mais tous, graves, silencieux, se tiennent immobiles, les yeux rivés sur leur bouchon flottant à la merci du flot.

Il ne se passe guère de minutes non plus que, lestement enlevé, quelque poisson imprudent ne vienne frétiller hors de son élément et décrire une parabole mortelle autour d'un amateur.

Le flâneur qui passe éprouve un certain intérêt à suivre, pendant un temps plus ou moins

long, les évolutions marquées par la lutte d'astuce déployée de part et d'autre.

A l'ordinaire, l'eau, près des bords, est d'une telle limpidité, qu'on voit aisément tout ce qui s'y passe. C'est comme une maison de verre dans laquelle la vie privée de ses habitants n'a rien de caché pour personne.

Et de fait, on les voit, ces *habitants de l'onde,* nombreux, affairés, insouciants, faire leurs petites affaires, comme si de rien n'était; tenir des sortes de conciliabules, suivre la foule en silence, en rangs pressés; se séparer, se diviser par groupes, se réunir sans cause apparente; puis subitement se jeter à corps perdu sur quelque proie tentante ou quelque amorce perfide. C'est alors à qui pourra la gober, l'emporter au fond de sa bouche, à travers l'élément liquide; et cette dispute acharnée donne lieu à des poursuites, bien amusantes.... pour la galerie.

D'autres fois, on ne sait pourquoi, les appâts les plus affriolants seront en vain mis en évidence: pressés les uns contre les autres, les poissons passeront, indifférents, sans daigner seulement les flairer.

Le lac de Genève est, paraît-il, très poisson-

neux, surtout à ses deux extrémités et sur la côte de Savoie. Il renferme dans son sein une quantité considérable de variétés de poissons. On en a compté trente espèces différentes, dont les plus estimées sont : la truite, la féra, le lavaret, l'ombre-chevalier, la perche, la lotte, le brochet et la carpe. On a pêché des truites et des carpes monstrueuses, pesant jusqu'à trente livres ! des féras mesurant plus d'un mètre de longueur ! des perches de quatre à cinq kilogr., et des brochets presque aussi gros que des petits requins !

En général, ces derniers — les brochets — ne sont pas abondants, et dans les eaux d'Évian on n'en capture pas souvent. Par contre, les petites perches sont très communes tout le long de la rive ; et il n'est point rare de rencontrer des bancs considérables de ces poissons voraces, dont la chair ferme est très estimée.

Sur les bords et au-dessus des blocs de pierres qui protègent l'endiguement du quai, on voit constamment des bataillons de petits poissons, stationnant à fleur d'eau, ou suivant lentement la sinuosité de la rive. Ils peuvent faire la joie des enfants, des badauds qui s'amusent à leur

jeter des miettes de pain ; mais ils font le désespoir des pêcheurs sérieux, qui ne leur accordent pas la moindre estime. On les appelle *vangerons, gardons, ablettes, sardines ;* et ce sont tous des variétés de nos poissons blancs de rivière. S'il arrive qu'on en prenne parfois à la ligne, on les rejette avec dédain ; à moins que l'on n'en gratifie les nombreux chats maigres qui rôdent sans cesse aux alentours et les croquent tout vivants !

Ce qu'on cherche de préférence à attraper, ce sont les perches, que l'on pêche au ver ou au poisson d'étain.

Quelquefois, rarement, les malins pêcheurs réussissent à s'emparer d'une carpe ; si celle-ci est volumineuse, elle est portée en triomphe à l'hôtel, où on lui fait les honneurs du court-bouillon.

Un très petit poisson, d'apparence modeste, mais très apprécié de certains gourmets, le *goujon,* cet ami de la friture classique, fait défaut à Évian, où sans doute il ne trouve pas le fond de sable qui lui plaît.

Pour avoir la certitude de faire une bonne pêche, il faut prendre place dans un des petits

canots, qui stationnent dans le port, et voguer au large.

Au prix de 2 fr. l'heure, adopté par les bateliers pendant la belle saison, — prix qui nous paraît un peu salé, pour une seule personne, pour peu que la pêche dure longtemps — on a à sa disposition un pilote exercé et tous les engins en usage. Si le vent est favorable on va à la voile ; dans le cas contraire, on se met bravement aux avirons, et la fragile embarcation s'élance à la surface des eaux. Inutile d'ajouter que, pour se garantir des rayons du soleil, on tend le velum au-dessus de la barque. Comme il n'est pas nécessaire d'aller en plein lac, où il y a relativement peu de poissons et trop d'eau, on se borne à longer la rive, à une centaine de mètres du bord. Puis, dès qu'il juge la place bonne, le batelier s'arrête, jette l'ancre et déploie les lignes.

La manœuvre est du reste des plus simples. Il suffit de dévider un certain nombre de mètres d'un fil auquel, de distance en distance, sont assujetties des olives de plomb, et dont l'extrémité inférieure supporte un hameçon amorcé d'un ver. On immerge son fil dans l'eau, jus-

qu'à ce que l'amorce touche le fond, soit à une profondeur de quinze à vingt mètres ; on le relève de quelques centimètres seulement, et d'un doigt, on le soutient dans la position verticale. Ensuite, si l'on est un fervent, on adresse une prière mentale à la divinité qui préside à la pêche, et patiemment on en attend l'effet.

Si le temps convient, si l'heure est propice, si la divinité s'est laissée toucher, on ne tarde pas à ressentir à l'index comme un fourmillement, qui finit par dégénérer en de légères secousses. C'est un avertissement du poisson qui mord, et qui, dans son langage muet mais expressif, vous crie, *allo?*

Pour peu que vous ayez compris — on se fait vite à cette communication téléphonique d'un nouveau genre — au bout de très peu de temps vous n'avez plus qu'à donner un petit coup sec, en hauteur, pour ferrer votre proie. Puis rapidement, le plus rapidement possible, avec méthode cependant pour ne pas embrouiller le fil dévidé, vous retirez à vous la ligne immergée. Quelle n'est pas alors votre surprise de voir que, si le bout que vous teniez naguère n'a point de *perche,* il n'en est point de

même pour l'autre, celui qui remonte à la surface !

Accroché à l'hameçon, ayant avalé le ver tentateur jusqu'à l'arrière-gorge, un poisson frétillant apparaît, ouvrant démesurément la bouche, montrant tout ronds ses yeux d'or, et présentant toute hérissée sa nageoire dorsale. C'est la perche demandée !

Vous la décrochez délicatement, lui cassez proprement les reins, pour l'empêcher de prendre mal au cœur, et vous empressez de passer à un nouvel exercice. Après cette perche en vient une autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que vous en ayez assez, ou que les poissons se lassent du manège ; ce qui n'a lieu que trop souvent et ce dont, d'ailleurs, on ne saurait les blâmer.

Le moment le plus favorable pour ce genre de pêche, comme du reste pour tous les genres de pêche diurne, est le matin de bonne heure, ou encore dans l'après-midi, quand le temps est calme. On peut alors, en quelques heures et à trois exécutants, faire une razzia d'une centaine de ces estimables poissons, pas très gros, c'est vrai, mais qui n'en font pas moins fort

bonne figure, dorés, dans un large plat, sur un lit de persil.

Il n'est pas interdit aux autres espèces de mordre à l'appât, ni de se faire prendre ; mais il est rare que des poissons, autres que les perches, profitent de la permission. Et c'est là le charme de ce genre de pêche : en s'y adonnant, on sait au moins ce qu'on fait.

N'allez pas vous attendre par exemple à prendre ainsi de grosses pièces. Vous devrez, pour y parvenir, vous livrer à un autre mode, et vous servir d'un engin spécial, bref, *pêcher à la cuiller*.

Par *cuiller*, les pêcheurs entendent, non pas, ce qu'on pourrait croire, cet ustensile dont se servent les gens civilisés pour prendre leur potage ; mais bien un petit appareil métallique, à surface convexe et brillante, terminé à une extrémité par un ou plusieurs hameçons, et à l'autre par une hélice à laquelle est assujettie une ligne très solide. Tout le secret du mécanisme consiste à dévider, à l'arrière du bateau en marche, la ligne, dont les plombs sont calculés de façon à ce qu'elle nage entre deux eaux, sur un parcours de quarante à cinquante

mètres. Par le fait même de l'impulsion en avant, la petite hélice se met à tourner sur son pivot, communiquant à la lame convexe un mouvement giratoire qui, de loin, simule un poisson fuyant. Vous devinez le reste. Les gros poissons qui sont à l'affût, et n'attendent que l'instant propice pour se jeter sur leur proie, aperçoivent le leurre, sans le reconnaître, et si la faim les talonne, donnent dessus avec impétuosité. On sent alors une secousse, d'autant plus vive que le poisson est gros ; on ferre d'un coup sec, et l'on amène à soi vivement, en tirant sur la ligne, pendant que le rameur prévenu ralentit sa marche. Par ce moyen, on arrive à prendre de belles pièces, soit truites, perches ou brochets. Mais ces derniers étant rares, les truites étant moins voraces que les perches, on ne prend ainsi généralement que des perches. Par exemple, celles-ci sont quelquefois très grosses, atteignant le poids respectable de trois à quatre kilogr. !

Il n'est pas impossible, — on l'a vu plus d'une fois ! — qu'un monstre aquatique se jette à l'improviste sur la cuiller et la fasse à jamais disparaître, en cassant la ligne par une brusque

secousse. C'est là un événement qu'on ne peut prévoir ; mais, ce dont il faut se méfier, c'est de certains bas-fonds herbeux, où l'engin s'accroche et risque de se perdre. Quand le cas se présente, il faut se hâter de ramer en arrière, et de tirer avec précaution sur la ligne pour la décrocher. Ce qu'il doit y en avoir de ces cuillers ainsi perdues au fond du lac !

Voulez-vous que je vous indique un bon endroit, à proximité, où les poissons sont plus abondants et moins souvent dérangés ? C'est, paraît-il, vis-à-vis du château de *Ripaille,* à l'embouchure de la *Dranse,* rivière torrentueuse, qui prend sa source vers la Dent du Midi, et se jette dans le lac, entre Évian et Thonon.

Il est ainsi diverses manières de pratiquer l'art de la pêche, art plus difficile qu'on ne pense, dans lequel il n'est pas donné à tout le monde de passer maître, mais pour lequel on se passionne vite dès qu'on y a pris goût. Il suffit quelquefois d'un hasard pour cela. A-t-on un jour de réussite, fait-on la capture inespérée d'une belle pièce, et, sans qu'on s'en doute, la passion s'inocule. Au départ, vous étiez tiède, incrédule, inexpérimenté ; et vous revenez en-

thousiasmé, plein d'ardeur et aussi d'illusion. On croit que c'est arrivé !

C'est ce qui explique cet engouement, cette frénésie de certains baigneurs, qui passent leur temps à la pêche, et n'en démarrent plus du matin au soir.

On en voit, quelque temps qu'il fasse, même par la pluie, imperturbablement occupés au bord de l'eau, tenant une ligne d'une main et leur parapluie de l'autre, n'ayant conscience ni de l'heure, ni du temps, ni du ridicule de leur position ! Que voulez-vous ? Ils sont sous l'empire de la passion qui s'est emparée d'eux et les étreint. N'essayez pas de les soustraire à son atteinte, de les priver une minute de leur plaisir favori ; ce serait en vain.

Des demoiselles elles-mêmes ne résistent pas à l'innocente tentation, et s'amusent volontiers à *taquiner le vangeron*. Quant aux dames, elles sont plus rares ; ou du moins, si elles pêchent, ce n'est pas en public.

A ceux qui recherchent les émotions corsées, qui ne craignent pas de courir les aventures, il faut recommander les grandes pêches au large. Si l'on veut se résigner à passer toute une nuit

dans une méchante barque, au gré du vent et à la merci des flots ; à être ballotté comme dans une coquille de noix, on s'embarque vers la tombée de la nuit, dans une péniche à voiles, montée par quatre ou cinq hardis pêcheurs, et l'on assiste à une pêche nocturne.

Par une de ces nuits noires, orageuses, mouvementées, qui sont les meilleures, c'est un spectacle vraiment saisissant que celui auquel on assiste. La mise en scène a quelque chose d'imposant, de mystérieux, qui impressionne les caractères les mieux trempés.

Tout autour, l'obscurité est complète, à peine çà et là trouée par quelques points lumineux, émanant des barques voisines. Le silence est profond, troublé seulement par le vent qui gonfle les voiles et fait grincer les agrès, ou par le monotone clapotis des vagues. Les pêcheurs, immobiles à leur poste, mal éclairés par la lueur fuligineuse d'un falot, fument gravement leur pipe, et causent entre eux, à voix basse, en attendant le jet du filet. Saisi par la fraîcheur de la nuit, la solennité du lieu et un vif sentiment de curiosité, l'étranger novice, assis à l'arrière, se tient coi pour ne pas gêner la manœuvre.

Lentement, la barque a décrit un large cercle; doucement, on a laissé tomber à l'eau les longues traînées du filet, — garni de plombs au bas — qui plongent au fond et sont maintenues à la surface par des bouées de liège. La manœuvre une fois achevée, chacun reprend sa place, rallume sa pipe, et tout retombe dans le silence nocturne.

Quand il juge le moment venu de faire la relevée, l'équipage entier se met à la besogne. Le rameur donne un vigoureux coup d'avirons, qui tend la corde, sur laquelle les pêcheurs tirent avec force, à l'unisson, en se penchant du même côté de la barque. Et vivement, ceux-ci procèdent à la capture des bouées, qu'ils attirent à eux, et à la traction du filet, qu'au fur et à mesure ils abouchent sur le bordage de l'embarcation. C'est l'instant de *great attraction!* Au travers des mailles ruisselantes on voit, de temps à autre, à la pâle lumière du falot, à la clarté de la lune, si elle luit, briller comme des éclairs les écailles argentées des poissons; tandis que la manœuvre se poursuit, longue et fatigante. Quand le filet tout entier a été ainsi relevé, — souvent il a plus de cent mètres de long! — il

faut procéder à sa toilette et le débarrasser de son butin, ainsi que de tous les détritus, herbes, pierres, etc., qui obstruent les mailles. On compte alors les victimes, parfois nombreuses et se livrant au fond de la barque à une sarabande effrénée ! Il s'agit ensuite de dévider à nouveau l'engin de capture, pour le remettre à l'eau, et d'éviter que les mailles ne s'emmêlent. C'est à ce moment délicat que telle manœuvre et telle impulsion, mal combinées ou mal dirigées, risquent de compromettre le succès. Le cercle décrit par la barque est-il incomplet, le filet touche-t-il imparfaitement au fond, existe-t-il une fissure quelconque par où le poisson puisse fuir ? Adieu, bonne nuit ! cela suffit pour que la prise soit nulle. C'est du temps perdu et un coup à recommencer.

Si la pêche a été bonne, l'étranger qui y assiste en amateur peut, à son gré, s'y intéresser d'une façon productive. Dans ce cas-là, il achète un jet de filet, à tout hasard. C'est *cent sous* le coup ! Pour cette modique somme, on escompte ainsi le poisson qu'on prendra, ou qu'on ne prendra pas. Si on ne prend rien, tant pis ! Comme tant mieux, si le contraire a

lieu. Y eût-il cent kilogr. de poissons, à la relevée du filet, ceux-ci vous appartiennent bel et bien.

Dans ce marché aléatoire, qui rappelle la peau de l'ours de la fable, il est assez rare, en définitive, qu'on ne fasse pas ses frais, surtout par un temps favorable. On sait que la *féra* est très abondante dans le lac, dans les eaux d'Évian principalement, et qu'on en prend ainsi des quantités considérables. Or, au prix où ce poisson se vend en ville, à raison de 1 fr. 25 c. la livre, on voit qu'on ne risque guère de ne pas en avoir pour son argent.

Naturellement, il est des coups plus heureux que d'autres ; il en est même d'improductifs. Ne faut-il pas que tout le monde vive, même les poissons ?

Au petit jour, les barques, au nombre d'une vingtaine, regagnent la rive et rentrent au port, où chacun s'empresse de débiter sa marchandise toute fraîche. Ainsi se passe cette pêche *à la senne,* qui se pratique dans le Léman depuis un temps immémorial. Il suffit d'y assister une fois pour en garder le souvenir éternellement gravé dans l'esprit.

VI

LA CHASSE. — GIBIER DE TERRE ET GIBIER D'EAU. — BAINS FROIDS. — SOCIÉTÉS SPORTIVES ET NAUTIQUES. — YACHT-CLUB, VELO-CLUB, CANOE-CLUB. — CLUB DES SAUVETEURS.

Après avoir parlé de la pêche, ne vous semble-t-il pas naturel qu'on dise deux mots de la chasse? Ces deux genres de sport font, d'habitude, assez bon commerce ensemble; et tel qui s'adonne à l'un, cultivera volontiers l'autre, pour peu qu'il en trouve l'occasion.

Le gibier, de *haute volée,* qui se trouve à Évian-les-Bains se borne à quelques grues, oiseaux de passage peu farouches, qui, de temps en temps, y font une courte apparition, et n'y trouvent pas, d'ailleurs, des conditions d'habitat assez agréable pour y séjourner. Nous n'en parlerons pas, n'ayant rien à en dire, et ne voulant éveiller les susceptibilités de personne.

Quant au gibier, à poils et à plumes, des en-

virons, à celui qui fait l'objet de la poursuite des Nemrods, il n'est sans doute pas des plus abondants. Il y a trop de neige dans la contrée, pendant la mauvaise saison ; et, sur cette côte de Savoie, située en plein nord, le climat d'hiver est trop rude, pour qu'il en puisse être autrement. Il est possible que, certaines années, il y ait de bons passages de cailles et de bécasses, sur les plateaux intermédiaires des montagnes, et de grives, au bas des pentes, dans la région des vignes; mais la perdrix, surtout la rouge, doit être rare. De plus, comme la bête puante et les oiseaux de proie ne manquent pas dans le voisinage du lac, il en résulte qu'il y a peu de lièvres.

Dans la haute montagne et à l'altitude des alpages, peut-être trouve-t-on encore quelques spécimens de coqs de bruyère et de gélinottes. Enfin, dans les parages à proximité des neiges éternelles, sur les *Dents d'Oche,* les *Cornettes de Bise* et le *Grammont,* il arrive accidentellement aux touristes qui s'y engagent de faire la rencontre de terriers de marmottes, ou même d'un troupeau de chamois. Mais c'est si rare ! La chasse que l'on peut faire à ces sortes de gi-

bier est trop aléatoire pour qu'il en soit sérieusement question.

Reste celle du gibier d'eau, qui est, au contraire, des plus productives sur le lac Léman. Ce dernier ne gelant jamais, en dehors de ses bords, même par les froids les plus rigoureux, attire à sa surface, pendant l'hiver, de véritables légions d'oiseaux aquatiques. On prétend ainsi qu'il n'y a pas moins de cinquante espèces qui fréquentent ses rives, dont quinze sont amphibies.

Toute l'année, on voit des *mouettes,* grises et blanches, sillonner de leur vol lent et onduleux la surface des eaux. On les voit, insouciantes et légères, décrire dans l'air des méandres gracieux, planer quelquefois en quête d'une proie, plonger subitement et s'élever de nouveau, se reposer même un instant dans le sillon d'une vague ! Le temps est-il à l'orage, la tempête gronde-t-elle sur le lac, le *Bornand* ou la terrible *Vaudaire* viennent-ils à souffler et à se déchaîner sur la contrée, la danse des mouettes commence ! Tout à la fois enivrées et affolées, elles se laissent emporter par le vent, passent et repassent, fendant la nue et décrivant de

grands cercles, en poussant de légers cris d'effroi.

A l'automne, commencent les grands mouvements d'immigration des oiseaux palmipèdes et des échassiers. Les canards, les sarcelles, les eiders, les oies, les cygnes, les grèbes, les plongeons se répandent sur la surface du lac, ou en longues traînées dans le ciel, si quelque barque les a forcés de prendre leur essor. Sur les bords se tiennent les hérons, les butors, les chevaliers, les vanneaux, les bécasseaux, les bécassines, les barges, les courlis, les alouettes de mer, et quantité d'autres oiseaux, bien faits pour tenter la convoitise et l'adresse des chasseurs.

Il y a lieu d'observer qu'en hiver ce gibier hante au midi la côte suisse du canton de Vaud, de préférence à celle de Savoie, exposée au nord.

Les chasses les plus fructueuses sont naturellement celles qui se font en bateau, car de la rive on ne peut espérer s'approcher de ces oiseaux sauvages. Il est même nécessaire, pour échapper à leur vue perçante et tromper leur vigilance, d'avoir recours, en plein lac, à des embarcations spéciales, genre *nagerets* ou *péris-*

soires, très basses et très légères. On chasse les canards, les oies, les cygnes à la canardière ; les grèbes, les plongeons avec des carabines à longue portée, et à l'aide de lorgnettes qui permettent de les distinguer de loin au milieu des eaux. Il est vrai que ce mode de distraction s'adresse plutôt aux gens sédentaires du pays, qu'aux étrangers de passage, qui ne se trouvent guère là que pendant la belle saison.

Bien que traversées par le cours glacé du Rhône, les eaux du Léman ne sont pas des plus froides. On a reconnu que dans leur sein la température décroît au fur et à mesure de la profondeur, et qu'à partir de 200 mètres elle est invariablement de 5 degrés. Pendant l'été, sous l'influence des vents chauds et des rayons du soleil, ces eaux s'attiédissent à la surface, et ont jusqu'à 21 degrés sur les bords. Cependant, chose singulière, on s'y baigne peu.

Est-ce un mot d'ordre à Évian-les-Bains, et les concessionnaires des eaux minérales ont-ils peur de voir les baigneurs leur faire des infidélités ? Toujours est-il que l'eau du lac jouit de la plus triste réputation. On raconte des fables à ce propos. Ainsi, l'on prétend que loin d'être

tonique, cette eau débilite le tempérament. Les doucheurs la discréditent à qui mieux mieux; à les en croire, on compromet sa cure si l'on en fait usage. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est si légère qu'elle porte mal, et que, malgré sa limpidité, elle n'est pas d'un goût agréable.

Dans l'intérieur de la ville, tout le long du quai qui borde la rive et dans le port, il n'y a pas le moindre établissement de bains froids. Il serait même, à ce qu'on assure, interdit de se baigner dans ces parages; et pour le faire, on serait obligé d'aller jusqu'au hameau de Grande-Rive, où l'on trouve une petite plage de sable fin, mais sans la moindre cabine. Tout le mond n'éprouve pas le besoin de prendre les eaux minérales d'Évian, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur; et comme tous les goûts sont dans la nature, il serait à désirer qu'on donnât légitime satisfaction aux simples amateurs de natation. Certainement un jour viendra où, ce vœu étant exaucé, les bains publics du lac auront leur charme et leur moment de vogue.

Depuis quelques années, diverses sociétés se sont créées et implantées dans la ville.

Il faut citer en premier lieu la Société nauti-

que — *Yacht-Club* — formée à l'usage de la navigation de plaisance. Un homme de bien, un généreux étranger, à qui l'on doit le jardin anglais et le magnifique quai endigué, le *prince de Brancovan,* décédé depuis 1886, en fut le fondateur. Aujourd'hui, avec les éléments dont cette société dispose, empruntés aux cercles aristocratiques du grand monde parisien, la prospérité et la longévité du Yacht-Club sont assurées. Son président actuel est *M. Benoît Champy,* sportman émérite, connu du Tout-Paris ; *M*mes *la princesse de Brancovan* et *la baronne de Rothschild* en sont les présidentes d'honneur. Grâce à un pareil patronage, on peut se figurer les belles fêtes qui se donnent sur le lac, les régates superbes auxquelles sont conviées toutes les embarcations particulières des environs, le faste déployé par leurs riches propriétaires, et la foule des curieux empressés à jouir de cet incomparable spectacle !

Il existe également une société de *Velo-Club,* dont les membres *actifs* doivent accomplir des prouesses de fond et de vitesse, dans leurs records, en bicycles, bicyclettes et tricycles, sur les merveilleuses routes qui bordent le lac.

La *Société des sauveteurs* du lac Léman est internationale, a son siège social à Genève, mais est représentée à Évian par une section française, dont l'ex-maire de la ville, *M. Albert Duplan*, est le sympathique et dévoué président.

La *Société des sapeurs-pompiers,* ainsi que la *Fanfare Éviannaise,* contribuent, à l'occasion, à l'éclat des fêtes municipales de la localité.

Une société toute nouvelle, le *Canoe-Club de France,* compte déjà , paraît-il, des adhérents sur la rive savoisienne, où il ne serait rien moins question que d'inaugurer ce sport américain, d'un nouveau genre.

Quant à ceux qui ne seraient pas suffisamment « dans le train », il est bon de les informer que le *Canoe course* n'est rien autre, sur l'eau, que le *steeple-chase* sur terre, c'est-à-dire une course d'obstacles. Au lieu d'une banquette, plus ou moins irlandaise, à franchir, c'est, par exemple, une jetée ou un barrage quelconque, qui oblige les canotiers à porter sur leurs épaules leur embarcation, afin de la remettre à flot, une fois l'obstacle passé.

Tant il est vrai qu'on ne sait plus qu'inven-

ter pour se casser le cou, et que ce mode de divertissement, essentiellement *fêtard,* constitue une originalité de plus à l'avoir de ces bons *Yankees,* si féconds en excentricités de même acabit !

VII

LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE A ÉVIAN. — RESSOURCES DE LA VILLE. — LA GRAND'RUE ET SES MAGASINS. — L'HÔTEL DE VILLE ET LA POSTE — LIBRAIRIE-IMPRIMERIE. — BAZARS. — LA GARE DU CHEMIN DE FER.

La petite ville d'Évian ne se distingue ni par son commerce, ni par son industrie; sous ce rapport ses ressources sont assez limitées. On y trouve cependant les choses usuelles de la vie, et certains magasins sont assez bien pourvus.

Aux devantures des bazars, figurent ces articles spéciaux aux villes d'eaux, tels que : bibelots, antiquités, objets de fantaisie et cuirs artistiques viennois ; grès de *Yeponn,* poterie de *Patna* et de *Delhi,* poterie suisse, porcelaines russe, chinoise et japonaise ; verrerie et bijouterie artistiques ; bois sculptés, broderies, dentelles, etc.

Chez un confiseur, on peut goûter d'une liqueur du pays, fabriquée à l'aide des herbes,

fleurs et racines des plantes de la montagne, et qui, sans avoir le moelleux ni la finesse de la véritable chartreuse, n'en est pas moins très appréciable et d'un goût agréable.

A l'imprimerie *A. Munier*, chaque semaine s'édite un journal, publiant la liste des étrangers d'*Évian* et d'*Amphion-les-Bains*. Cette dernière localité est reliée à la ville et desservie par un service de tramway, faisant le trajet plusieurs fois par jour.

Au bureau de la poste et du télégraphe, situé dans la Grand'Rue, non loin de l'établissement Cachat, et dans la maison de l'*hôtel de ville,* ornée d'un pavillon et de larges croisées à meneaux de pierre, on remarque une horloge à trois cadrans, indiquant les heures en usage. Mon Dieu, oui, il y en a trois !

L'*heure de Berne,* adoptée par les bateaux à vapeur, est en avance de vingt-cinq minutes sur celle de Paris ; l'*heure d'Évian,* en retard de six minutes sur celle de Berne, sonne pour les offices et les tables d'hôte ; enfin, l'*heure de Paris* règle celle du chemin de fer. On se perd un peu, de prime-abord, au milieu de toutes ces heures.

Le véritable commerce d'exportation, et probablement le plus lucratif, consiste dans le débit des eaux minérales des deux établissements. Si à Évian même, celles-ci sont gratuites, ou à peu près, pour les baigneurs, il n'en est pas précisément de même à l'extérieur. A Paris, Lyon, Marseille, et jusque dans les colonies, où elles sont exportées, on ne peut pas dire qu'on les ait pour rien ; elles s'y vendent souvent plus cher que le vin ordinaire.

La vieille église n'a de remarquable que son clocher, massif et carré, dont la coupole surbaissée dépasse en hauteur toutes les autres constructions. Cà et là dans la ville, des chapelles particulières, dédiées aux différents cultes, réformés ou orthodoxes, sont à la disposition des fidèles.

La gare du chemin de fer est située assez loin, au moins à un kilomètre. Une belle avenue, de création récente, y conduit, à partir de la Grand'Rue ; et du haut de l'esplanade, à l'altitude de 412 mètres au-dessus du niveau de la mer, on jouit d'une superbe vue sur le lac.

De là apparaît, dans le bas, une lourde construction, toute en pierres de taille, à toits et à

tourelles ardoisés et pointus, espèce de castel moderne, dont la teinte noirâtre n'a rien de séduisant. On dit que le propriétaire, un Crésus parisien, a dépensé près d'un million à cette folie, dont il s'est dégoûté, à peine achevée. Cette bâtisse, bien située, à deux pas de la rive, mais empreinte de noire mélancolie, ferait un merveilleux pénitencier, car elle a plutôt l'air d'une prison que d'une habitation d'agrément. Il est cependant douteux qu'elle serve jamais de lieu de déportation.

VIII

LES SOIRÉES DU CASINO. — LE THÉATRE, LES PETITS-CHEVAUX. — ON PART ! — SALONS DE JEUX. — LE BACCARAT. — CINQ LOUIS EN BANQUE ! ADJUGÉ ! — A QUI LE TOUR ?

Sans offrir des distractions du plus vif intérêt, les soirées du Casino sont cependant assez suivies par le monde élégant des baigneurs, qui s'y donnent volontiers rendez-vous. Les représentations théâtrales en font les plus grands frais, et constituent une attraction pour le public désœuvré.

Chaque soir, la salle du théâtre est bondée de spectateurs, heureux de passer quelques heures agréables en bonne compagnie. La troupe de comédie, alternant avec celle d'opérette, déroule à tour de rôle un répertoire aussi amusant que varié. Dire que les sujets sont tous *di primo cartello*, que les *étoiles* sont toutes de première grandeur, que les chœurs ne sont jamais hésitants, serait sans doute faire preuve d'un

optimisme exagéré. Mais, pour rendre hommage à la vérité, il faut convenir que les emplois sont convenablement tenus ; et que, sous l'habile direction d'un maëstro italien, l'orchestre enlève les ouvertures et les partitions à la satisfaction générale. Les décors sont habilement brossés ; quant aux costumes et aux accessoires, ils sont d'une fraîcheur irréprochable. Tout cela marche bien d'accord, et jamais la représentation ne languit un seul instant. On voit que l'administration ne néglige rien pour satisfaire le public ; elle y réussit d'ailleurs au gré de ses désirs.

Pendant les entr'actes, la foule se répand, à travers la galerie vitrée, dans les salons brillamment éclairés. Les dames se sont parées pour la circonstance de leurs plus beaux atours, et déploient, au bras de leur cavalier, des toilettes exquises, rehaussées par l'éclat des fleurs et des brillants. Les messieurs circulent et papillonnent, en tenue plus ou moins correcte, plus ou moins fantaisiste, que tolère la vie des eaux. Les rubans de toutes couleurs s'étalent au revers des redingotes ou des vestons, quand ce n'est pas un œillet, une rose-thé délicate.

Ce ne sont de tous côtés que salutations, présentations, serrements de mains, compliments, échanges de politesses. Avec empressement, avec le plus grand intérêt, comme si on se connaissait intimement, on s'aborde pour se demander des nouvelles de sa santé ; on s'interroge sur l'emploi de sa journée ; on se fait part de ses impressions au sujet de la représentation. Les conversations s'esquissent par petits groupes ; on potine un tantinet, pour n'en pas perdre l'habitude.

Les docteurs en profitent pour retrouver leurs malades, et ceux-ci pour recevoir une consultation en l'air. Au milieu du brouhaha général, les cigarettes s'allument et remplissent l'atmosphère de leurs blanches spirales. Les fumeurs trouvent cela tout naturel : faut-il ajouter que c'est d'un goût douteux, à l'égard des dames, peu faites à la tabagie ?

Dans un des salons se tient le jeu des *Petits-Chevaux*, aussitôt assiégé à chaque entr'acte. Autour d'une table à pivot, sur laquelle un certain nombre de minuscules « jockeys montés » glissent dans une rainure circulaire, plusieurs spectateurs, plus curieux qu'empoignés, sta-

tionnent. Un éphèbe, costumé en chasseur, s'occupe à placer des billets et, une sébille à la main, sollicite l'argent du bon public, sur lequel il prélève sa dîme.

— A un franc le billet, dit-il. Voyons, Mesdames et Messieurs, qui en veut ? Voici, Monsieur ; voici, Madame. Encore quatre, encore deux. Il n'en reste plus que deux ! Plus qu'un ! On part ! A qui le dernier ? On part ! ! On est parti !

L'élan est donné et, vertigineusement les jockeys tournent autour de la piste automatique. Tous les yeux sont rivés sur le but. Quelques secondes s'écoulent, puis :

— Le cinq ! C'est le cinq qui gagne ! s'écrie l'éphèbe.

(Une voix.) — C'est moi !

L'heureux possesseur du cheval arrivé premier se voit gratifié de sa mise, multipliée plusieurs fois. A ce jeu-là, pour un gagnant, combien de perdants ? Pour un content, combien d'attrapés ?

Et la course recommence, sur de nouveaux frais. Il y a des moments où les billets s'enlèvent fiévreusement. Tel, que le sort vient de favo-

riser, s'imagine avoir dans sa poche quelque morceau de corde de pendu ; tel autre veut se rattraper et court après sa mise.

— On part ! glapit la voix enrouée du chasseur.— Le même numéro fatidique est annoncé.

— Le cinq ! c'est encore le cinq qui gagne!

(La voix.) — C'est moi ! toujours moi !

Et le vainqueur fait main basse sur la monnaie, pendant qu'autour de lui des murmures de désappointement et même de jalousie se dissimulent à peine.

— Oh ! Deux fois de suite ! En voilà un Monsieur qui a de la chance ! s'écrie une dame d'un air pincé.

On en a vu, de ces veinards, qui gagnaient ainsi des trois, quatre, cinq fois de suite ! Oui, le sort a parfois de ces bizarreries. Dire alors les regards furibonds qu'on leur jetait au passage, les réflexions désobligeantes qu'on lançait à leur nez, les soupçons enfin que l'on avait sur leur compte !

Mais, drelin, din-din, c'est la sonnette qui tinte. L'entr'acte est fini ; vite, il faut aller reprendre sa place au spectacle. Et le salon se vide comme par enchantement. A l'entr'acte

suivant, même foule, même encombrement; même cérémonie et même comédie.

Dans le grand salon du fond s'opèrent, en petit comité, les mystères du baccarat. Des fidèles, clairsemés, sont assis en cercle autour du tapis vert, tandis qu'au centre de la table, vis-à-vis l'ordonnateur de la cérémonie, vulgairement appelé *croupier*, pontifie le grand-prêtre, c'est-à-dire le *banquier*.

Les *pontes* ont l'air morne, abattu ; ils suivent d'un œil mélancolique leurs jetons qui disparaissent successivement. A intervalles réguliers, le râteau impitoyable fait rafle sur les mises. La figure du banquier reste impassible en apparence, — *il a de l'estomac !* — mais, à l'examiner de près, tout un frémissement intérieur se devine; les narines se dilatent, les yeux papillotent, et la bouche a grand'peine à réprimer quelque rictus. De temps à autre, des paroles sacramentelles volent en l'air. Les initiés seuls peuvent en comprendre le sens et la portée.

— Messieurs, faites vos jeux ! Les jeux sont faits ? Rien ne va plus !

— *Un louis qui tombe!* s'écrie un quidam *debout.*

Et il laisse en effet tomber une belle pièce d'or sur le tableau devant lui.

— *Un louis qui tombe!* répète le croupier aux aguets. Et, en moins de rien, le louis a été subtilisé, puis échangé contre un jeton de même valeur. Oh ! quand je dis de même valeur, vous m'entendez ! Vous pensez bien qu'ici il faut sauver les apparences ! On joue avec des jetons ; et l'or, l'or indécent, n'est pas admis à circuler en franchise, du moins ostensiblement. Les échanges ont lieu à une caisse spéciale, où le plus aimablement du monde, on se charge de vous *casser,* à présentation, les beaux billets azurés ou rosés de la Banque de France.

— Neuf ! à la banque, Messieurs ! reprend la voix du croupier. C'est gagné partout !

Et le râteau ratisse des deux côtés. Le coup suivant, c'est huit ! Les tableaux sont muets ; la rafle continue, et les jetons s'amoncellent en tas, vis-à-vis du banquier. Les figures s'allongent de plus en plus, les voix s'éteignent au fond des gosiers altérés, les doigts se crispent légèrement au rebord de la table, une sueur glacée inonde certains visages. Puis le refrain recommence, terriblement monotone.

— Faites vos jeux, rien ne va plus ! J'en donne ! Carte ? Oui, non. Baccarat au premier tableau, et six au second !

Le banquier, lui, a sept et gagne partout ! On arrive ainsi, avec quelques alternatives diverses, jusqu'à la fin de la banque.

— Dernier coup de la *taille !* s'écrie le croupier. Il faut *dix* cartes ; s'il n'y en a que *neuf, qui ponte accepte !* Faites les jeux, pas plus haut que la banque ! Rien ne va plus !

Le banquier une dernière fois *abat neuf,* salue, cède sa place à un autre et emporte son magot ; car la banque a été légèrement *rasoir !* Ils ont *écopé, dans les grandes largeurs,* les malheureux pontes !

Le mystère est accompli ; le sacrifice est hélas ! consommé !

Il n'en est pas toujours ainsi ; autrement les gogos ne pourraient tenir coup longtemps et seraient bientôt décavés. Parfois il arrive que les banques sont mauvaises, et que la *manne céleste* s'éparpille sur les deux tableaux, à la grande satisfaction des pontes *allumés.* Il devient alors difficile de trouver des banquiers de bonne volonté. On a beau mettre la taille aux

enchères ; c'est en vain, il n'y a pas de preneurs. Nul ne se soucie d'y aller de ses quinze à vingt louis ; et c'est si vite fait, pour peu que la guigne s'en mêle !

— Voyons, Messieurs ! fait le croupier. A combien la banque ? A dix louis ? Personne ne dit mot ? A huit louis, à six, à cinq ? Il n'y a pas d'amateurs, à cinq louis ? A cinq louis la banque ?

Une victime, résignée d'avance au sacrifice, se dévoue en holocauste, et, timidement, prend place au fauteuil. Les cent francs sont *éclairés*, comptés et réduits, après la dîme de la cagnotte, à quatre-vingt-dix francs, métamorphosés en jetons, puis l'opération commence. Les cartes, soigneusement mêlées, ont *passé*, un ponte obligeant a coupé la taille, — c'est parfois une gentille dame, que tout ce manège amuse, — et l'on va préluder.

— *Banco !* dit à ce moment quelqu'un.

Aussitôt tous les regards de se fixer sur l'audacieux joueur. Les cartes sont distribuées, examinées ; et très rapidement l'individu gagne son banco, le banquier n'ayant su faire que baccarat. Celui-ci se lève, l'oreille basse, tandis qu'impassible le croupier répète :

— Il y a cinq louis en banque ! A qui le tour ? et qu'un mauvais plaisant s'écrie :

— Pauvre *saint Louis,* montez aux cieux !

Un peu galvanisée, tant que dure le spectacle, à cause des curieux qui, pendant les entr'actes viennent jeter un coup d'œil sur la table de jeu et quelquefois s'y amarrer, la partie est, à l'ordinaire, peu animée. Faute d'éléments et d'aliments, elle se poursuit péniblement jusque vers onze heures. A minuit, il ne reste guère plus que les décavés, un ponte ou deux par tableau, et l'on en est réduit à *cultiver* la pièce de cent sous ! Mais cette culture est bien insipide ; la végétation est trop languissante. De guerre lasse, le combat fini faute de combattants, on éprouve le besoin de se reposer. La séance est levée en ces termes par le croupier :

— Messieurs, c'est pour avoir l'honneur de vous remercier ! A demain, au plaisir de vous revoir !

A la fin de la saison, si on se demande qui a gagné, il se trouve qu'il n'y a personne. Ah ! pardon, j'allais oublier la cagnotte !

Tous les baigneurs qui jouent au baccarat, là comme ailleurs, y laissent, en fin de compte,

plus ou moins de leurs plumes. C'est le propre du sage de ne pas se laisser dépouiller, et de ne pas s'en aller tout nu, comme une oie déplumée !

IX

CE QUI MANQUE A ÉVIAN-LES-BAINS. — CONCLUSION.

Savez-vous ce qui manque à Évian-les-Bains? Ce n'est pas, ainsi qu'on l'a dit, un champ de course, que la configuration du sol ne permet guère d'établir, et dont l'utilité n'est pas urgente. Son champ de course, tout indiqué, c'est la surface azurée du lac, et celui-là n'a pas de rival. Ce ne sont pas non plus, comme on le voudrait, des jeux publics, établis de même qu'à Vevey, Montreux, Lausanne et Genève, de *crockett*, de *lawn-tennis* et *foot-ball*, dans lesquels la jeunesse pourrait se livrer à de joyeux ébats, et se passionner à des *matchs* intéressants. Laissons à chaque nationalité ses genres de distractions, et surtout sachons nous sevrer de cette anglomanie débordante.

Ici, tout a été prévu, disposé, en vue du beau temps. Les promenades sont ombragées, les jardins fleuris, les pelouses vertes ; les concerts

ont lieu en plein air. C'est très bien ; et quand le soleil brille, il y a un vrai plaisir à *farnienter* dans ce milieu enchanteur. Mais, que le ciel vienne à se montrer inclément, qu'il pleuve, — et cela arrive quelquefois, — eh bien ! on est désorienté, et l'on ne sait où aller, ni que devenir !

Ce qu'il manque alors, c'est un refuge, un endroit de plaisance, spacieux et aéré, une sorte de jardin d'hiver, où l'on puisse à l'aise se promener et *faire la réaction ;* — chose très importante aux yeux des baigneurs, — où, enfin, seraient réunis divers genres de distractions honnêtes.

Cet endroit existe, dit-on, et le Casino précisément remplit ce but.

Très suffisants et même confortables pour les réceptions du soir, les salons de cet établissement ne sont pas disposés pour des promenades diurnes. La salle de billard se trouve reléguée tout à l'extrémité : elle est exiguë, sombre, et pourvue d'un seul billard. Ce n'est pas assez. Il en faudrait au moins quatre, et ceux-ci, travaillant simultanément, créeraient là un centre de réunion, qui n'existe pas en fait.

Ce qu'il manque encore à Évian-les-Bains, ce sont de vastes piscines, comme à *Aix-les-Bains,* où l'on puisse commodément s'ébattre en compagnie. Si peu minéralisée que soit l'eau des sources *Cachat* ou des *Cordeliers,* il est encore assez de baigneurs qui aient confiance dans ses vertus curatives, pour y tenir et s'en servir. On peut se demander ce qu'elle devient, cette eau, qui coule incessamment des robinets et n'est pas utilisée. Elle ne sert pas toute, à coup sûr, aux traitements et à l'exportation. Pourquoi, dès lors, ne la recueillerait-on pas dans des réservoirs *ad hoc,* que l'on réchaufferait au besoin ? On aurait ainsi, suivant les affections de chacun, de l'eau froide à onze degrés, de l'eau tempérée à vingt, et de l'eau tiède à trente ou trente-cinq. Ne pensez-vous pas qu'on éprouverait un certain plaisir à se baigner dans ces milieux appropriés ?

En revanche, ce qui ne manque guère en ville, ce sont les chiens et les chats. Autant, en général, les premiers sont énormes et paraissent tenir de la race des molosses, autant, par contre, les seconds sont efflanqués et d'aspect famélique. A chaque heure du jour ou de la

nuit, on les rencontre, vaguant au hasard dans les rues, et s'y livrant, entre eux, à des poursuites acharnées, à des combats homériques, avec accompagnement de cris rauques. On se passerait volontiers de cette musique, à grand orchestre, surtout au milieu de la nuit. Mais n'allons pas trop chercher la petite, ni la grosse bête.

Soyons juste et sachons apprécier les mérites exceptionnels du pays de *Gavot*.

Un climat sain, un air salubre, une onde pure, des eaux bienfaisantes, des sites enchanteurs, de frais ombrages, de bons gîtes et de braves gens, des distractions variées, voilà ce que, dans la belle saison, on vient chercher à Évian-les-Bains, et ce qu'on est bien aise d'y trouver. Ce tout, si heureusement réuni, fait de cette petite station balnéaire un éden, qui, sous le rapport du charme et du choix de la société, n'a rien à envier aux villes d'eaux les plus courues, de même qu'aux plages les plus tapageuses.

Son avenir nous paraît assuré; et, dans quelque trente ou quarante ans d'ici, on verra les étrangers y accourir en foule, des cinq parties

du monde ! Évian sera alors si parfaitement transformée, qu'on aura peine à la reconnaître; tant, dans notre fin de siècle, est rapide la marche du progrès ! Qui sait même si le modeste chef-lieu de canton d'aujourd'hui n'est pas appelé à devenir un jour quelque grande cité, capable d'éclipser les splendeurs de *Genève* et *Lausanne*, ces reines helvétiques du *Léman ?*

D'ici là, il est vrai, bien des baigneurs auront eu le temps de payer leur tribut à l'humanité ; et le nombre de ceux qui pourront s'en assurer sera des plus restreints.

Nous sommes, quant à nous, bien décidé à ne pas attendre cette époque reculée et aléatoire, pour rendre à cette charmante localité les actions de grâces qu'elle mérite, et que très volontiers nous lui décernons !

Hurrah for Evian !

DEUXIÈME PARTIE

X

UNE ASCENSION AU PIC DE MÉMISE.

(2 août 1889.)

« Ne forçons point notre talent, a dit le fabuliste, nous ne ferions rien avec grâce. »

C'est pour avoir méconnu cet adage, que nous avons un peu frisé le ridicule, en voulant, sans douter de nos forces, déjà éprouvées par l'âge, accomplir une prouesse, que désavouerait un alpiniste.

Parvenu à la cinquantaine, l'homme est encore jeune de cœur et d'idées, susceptible d'enthousiasme et d'entraînement ; mais sa frêle machine humaine ne le suit qu'avec effort, et comme à regret.

Le sentiment de la vieillesse est si peu inné en nous, que nous méprisons aveuglément les signes précurseurs qui manifestent notre débi-

lité. Nous nous refusons à croire à la possibilité de notre déchéance, par suite de l'affaiblissement de nos facultés, physiques ou morales ; et volontiers nous nous complairions dans l'illusion, n'était la réalité des faits qui vient nous dessiller les yeux.

Ce que nous avons accompli pendant de longues années, allégrement, sans lassitude, nous paraît tout naturellement devoir s'exécuter toujours, dans les mêmes conditions. Puis, un jour arrive où cette chose si facile, si naturelle, nous coûte un véritable effort, nous devient même impossible. Cette triste découverte n'est point, hélas ! de nature à nous satisfaire ; il faut un instant pour que nous en ayons conscience. Car nous n'en revenons pas de la déconvenue que nous éprouvons.

Conclusion : Soyons de notre âge, de notre temps, de notre siècle.

Quand, par exemple, on n'est plus de première, ni de seconde jeunesse, on doit renoncer aux exercices par trop violents, qui exigent tout à la fois de la souplesse et de la force. Oui, quoi qu'il en coûte, désormais il nous faudra en rabattre de la prétention au *quo non ascen-*

dam ! du bon vieux temps. Laissons sagement les roses aux rosiers, et les ascensions aux ascensionnistes.

A déployer des grâces d'éléphant, nous ne pourrions qu'égayer la galerie à nos dépens. A l'appui de ce dire, le lecteur qui voudra bien nous suivre s'en convaincra aisément.

Lorsqu'on arrive en vue d'*Évian-les-Bains,* soit qu'on débarque du bateau à vapeur, venant de *Thonon* par la côte française, ou d'*Ouchy-Lausanne* sur la côte suisse, soit qu'on descende de wagon par la ligne d'*Annemasse,* une montagne escarpée, parée à ses flancs de pentes gazonnées, et couronnée à son faîte de crêtes rocheuses, frappe les regards de l'observateur. Quatre ou cinq cimes s'en détachent bien haut dans les airs, sur le bleu du ciel si le temps est limpide, sur les nuées grises si le ciel est couvert. Une surtout, celle qui occupe la position centrale, dresse sa pointe audacieuse, surmontée d'une croix, visible à l'aide de bons yeux.

Cette montagne est ce qu'on appelle le *pic de Mémise,* et dépend du groupe des *Dents d'Oche,* situées à droite et un peu en arrière.

De ce belvédère naturel, qui domine le lac et

l'embrasse dans son entier, on conçoit que la vue soit très belle. Se laisser séduire par l'attrait de cette perspective est un de ces désirs qui se présentent volontiers à l'esprit de chacun. Aussi, la première question que l'on se pose, est-elle de savoir s'il est possible d'accéder là-haut.

De prime abord et de loin, la chose ne semble guère admissible; du moins au commun des mortels, qui ne fréquentent que les grands chemins. On ne voit pas, en effet, par quel miracle d'équilibre, on pourrait franchir ce formidable rempart de rocs abrupts, dont l'accès paraît impraticable.

Dès lors qu'une difficulté sérieuse se présente, l'alpiniste, attiré par les hauts sommets, de même que ces malheureux qui sont frappés par la maladie des grandeurs, n'hésite plus un seul instant à l'affronter. Il eût peut-être regardé à deux fois à faire une chose banale, telle qu'une simple course de montagne, à la portée de tout le monde; mais, du moment que l'entreprise est malaisée, il n'a plus qu'un désir, celui de la mettre à exécution.

A force de contempler de *Chamonix* l'arête

aiguë du *Mont-Blanc, Jacques Balmat* ne fut-il pas comme possédé du démon, tant qu'il ne parvint — Dieu sait au prix de quels efforts, — à la cime immaculée, qu'aucun pied humain n'avait encore atteinte ni foulée.

C'est ainsi que les caractères solidement trempés ne se laissent pas arrêter ; les obstacles ne font que les exciter davantage, mettre à l'épreuve leur énergie et leur ténacité. La difficulté vaincue, c'est là le secret de bien des choses ; en alpinisme, c'est un principe !

Quoi qu'il en soit, il est plus difficile qu'on ne pense de résister à l'attraction, pour peu qu'on se soit une fois laissé gagner par cette sorte de griserie qui se dégage des altitudes élevées. Qui le croirait ? Il y a comme un certain charme à s'exposer au vertige. On a beau, dans les vieux traités de physique, enseigner que *la nature a horreur du vide ;* en réalité, le vide ne fait pas peur, on le recherche souvent ! Le gouffre, — et c'est là son danger, — fascine, attire, personne ne l'ignore. Se laisser emporter au triple galop d'un pur-sang, voler en barque, à voiles ou à force de rames, à la surface des eaux, dévorer l'espace en vélocipède ou en

ballon, sont pour certaines natures vives des jouissances toutes spéciales, qu'il faut avoir éprouvées pour les pouvoir apprécier. Celles-ci dérivent d'une même cause, une ivresse passagère, provoquée par des sensations de vide et de mouvement de translation, combinées entre elles. Sans doute il ne serait pas prudent de s'y livrer à l'excès, mais comme il est compréhensible qu'on en goûte !

Il en est, — et nous n'hésitons pas d'avouer que nous sommes du nombre, — qui ne peuvent contempler la montagne sans émotion, sans un violent désir d'en sonder les mystères, sans la secrète envie de la fouler aux pieds, en vainqueur ! Explique qui voudra cet étrange mobile d'amour-propre, appliqué à un objet frivole en apparence, et sévissant avec intensité, même alors que le feu de la jeunesse s'est atténué ou a disparu. Qu'il nous suffise de le constater par notre propre expérience....

A peine installé à Évian depuis quelques jours, je ne pouvais, du matin au soir, laisser s'égarer ma vue sur la montagne de Mémise, sans éprouver un certain dépit, dégénérant bientôt en véritable obsession.

A force d'y penser, je me promis d'en avoir raison, un jour ou l'autre. Je commençai par dessiner Mémise sous toutes ses faces, comme pour me mettre en relation avec elle. Je lui faisais la cour, ni plus ni moins qu'à une jolie femme que j'aurais voulu séduire, sans réfléchir que j'avais affaire à une sirène : en réalité, c'était moi qui étais séduit. Je recherchai la société d'un autre touriste, car, s'il y a quelque plaisir à entreprendre une excursion, le charme est plus que doublé en compagnie. Celle que je fus heureux de trouver était non seulement bonne, mais aimable ; j'avais donc tout à gagner avec elle. Puis, sans désemparer, il fallut m'enquérir de l'itinéraire à suivre, et des voies et moyens à employer.

Il faisait très chaud à cette époque de l'année ; on était au commencement d'août, et les jours précédents avaient été marqués par un temps magnifique. On me conseilla, afin d'éviter la grosse chaleur du jour, de partir d'Évian à la nuit, de gagner le village de Thollon, situé au pied de la montagne, d'y faire halte un instant, et, avant la pointe du jour, de gravir les escarpements, de façon à parvenir à la cime au lever

du soleil. Sur le revers, je devais trouver des chalets où il me serait loisible de me rafraîchir et de me reposer; enfin, j'aurais toute la journée à moi pour admirer la belle nature et songer au retour.

Cette proposition originale ne laissa pas de me séduire, au premier abord, et je l'empaumai sans discuter, quitte à la faire agréer par mon compagnon. Mais quand j'en fis part à celui-ci, elle eut moins de succès à ses yeux, et donna lieu à des objections de toute sorte.

— Il fallait, me dit-il, passer une nuit blanche, à la belle étoile et dans le noir des ténèbres, — la lune brillant par son absence, on ne pouvait compter sur elle pour se guider. — La course serait longue, sans doute fatigante, et, en cas de mauvais temps, que devenir ?

Justes en elles-mêmes, ces objections n'étaient cependant pas irréfutables. J'aurais pu répondre qu'une nuit dans cette saison était bien vite passée, que le parcours d'Évian à Thollon était facile et infaillible par la grande route, que le temps paraissait parfaitement sûr ; enfin, qu'à deux, la course ne nous semblerait pas trop longue.

Si j'avais eu avec moi un de ces esprits doués d'un caractère aventureux, décidé, enthousiaste, comme il y en a tant, nous ne nous serions pas laissés arrêter par de pareilles considérations. Nous serions bravement partis au petit bonheur. Notre course, de dix à douze heures de marche, eût été longue, c'est vrai ; mais semée de temps d'arrêt et nullement précipitée, elle eût été, en fin de compte, plus agréable et mieux réussie.

A vrai dire, menacé comme je l'étais, d'une défection, exposé à m'aventurer, en cavalier seul, dans des parages inconnus, je sentis subitement mon ardeur se calmer, et le sentiment de la raison reprendre le dessus. Qu'on se livre à des excentricités de ce genre dans la fougue de la jeunesse, en pleine force, même à l'âge mûr, passe encore ! Mais à cinquante ans sonnés, quelle folie ! N'est-ce pas aller, en aveugle, au-devant de toute espèce d'aléa et sottement s'y exposer ? Frappé par ces réflexions, je renonçai donc sagement sinon à l'entreprise, du moins au mode d'exécution que l'on m'avait suggéré et qui n'était pas goûté. Il nous fallut combiner d'autres plans.

A ma grande surprise, mon compagnon me manifesta le désir de faire une partie de la course en vélocipède ! Il faut dire que c'est un intrépide coureur, mon ami ; qu'il est victorieux dans tous les records, et que les distances, quelles qu'elles soient, ne l'effrayent pas. Pour en donner une idée, parti d'Évian deux jours auparavant, à sept heures du matin, il s'était rendu en bicycle à Genève, y avait passé deux heures, et en était revenu à une heure de l'après-midi, ayant en si peu de temps dévoré l'espace de plus de quatre-vingts kilomètres !

Cette idée de faire une ascension en vélocipède me parut un peu étrange ; après tout, n'étant pas appelé à en être l'acteur, mais simplement le spectateur, je l'acceptai en principe. En conséquence, il fut définitivement décidé que nous partirions d'Évian le lendemain matin, lui monté sur ses deux roues, et moi sur quatre, dans une modeste voiture jusqu'à Thollon ; d'où nous ferions de concert l'ascension pédestre. Estimant que sa marche en bicycle serait beaucoup plus rapide que la mienne, le vélocipédiste devait se mettre en route une heure après moi, et se faisait fort d'arriver à temps. Le

lieu fixé pour le rendez-vous se trouvait proche de l'église.

Les choses ainsi réglées d'un commun accord, je m'occupai aussitôt des menus préparatifs. M'assurer avant tout d'une voiture ; faire l'emplette d'un alpenstock, d'un chapeau de paille léger, à larges bords ; me munir, en cas de besoin, d'un cordial ; cela fut l'objet de ma principale préoccupation ; puis, avant la fin de la journée, pour me donner des forces, je me fis administrer une bonne douche froide.

Le lendemain, à l'heure dite, la voiture m'attendait à la porte de l'hôtel ; après un frugal déjeuner, je me mis en route, vers six heures du matin.

Le temps, d'une inaltérable pureté pendant les jours précédents, était beau encore ; cependant, à de certains indices, je ne le jugeai pas sûr. Le soleil brillait, il est vrai, dans toute sa splendeur ; mais la chaleur était accablante, malgré l'heure matinale. De longues traînées blanchâtres striaient le ciel d'une transparence laiteuse ; il n'y avait pas le moindre souffle dans l'air, et la nappe azurée du lac était unie comme un miroir. Les voiles latines des péni-

ches pendaient, inertes, le long des mâts, et les barques des pêcheurs restaient en panne.

Ces vapeurs flottant au-dessus du lac, ce calme plat, cette chaleur intense de si bonne heure, tout cela faisait présager un changement de temps. Il me semblait qu'il y avait de l'orage en l'air, et qu'une forte tension électrique était latente ; d'ailleurs, insupportables, les mouches piquaient, et furieusement des taons bourdonnaient autour de l'attelage.

Je m'étais habillé assez chaudement avec des vêtements de drap, et, à tout hasard, je m'étais muni d'une pèlerine en caoutchouc ; mais je n'avais pas jugé à propos de m'embarrasser d'un parapluie.

Un jeune gars, à la mine éveillée, me servait de cocher ; et quand je me fus installé dans la voiture, il fit bruyamment claquer son fouet en traversant au pas la Grand'rue. Nous suivîmes à cette allure pacifique, que nécessite la pente accentuée de la route, la belle avenue qui commence en face du pensionnat des *Dames de Saint-Joseph* et s'élève en lacets au-dessus de l'Hôtel d'Évian, du Collège et du Séminaire.

Nous nous trouvâmes bientôt dans la région

des vignes, dont la végétation me parut superbe. De toutes parts, les pampres verts et gigantesques déployaient leurs rameaux capricieux, jusqu'à la cime des arbres morts, qui leur servent de tuteurs. Je ne pus cependant m'empêcher de les trouver un peu grimaçantes, ces branches noires et anguleuses, semblables à des squelettes revêtus d'une parure d'émeraude, au travers de laquelle bleuissaient les teintes lumineuses du lac.

Au fur et à mesure que l'on s'élève, l'horizon s'élargit et le panorama que l'on embrasse devient plus intéressant. Au lieu dit le *Rond-point*, sorte de terrasse ombragée par des platanes, sur un promontoire de la route, on jouit sur le Léman et la montagne d'une vue délicieuse. C'est un but de promenade pour les baigneurs, d'autant plus apprécié, qu'il se trouve tout près de la ville.

Nous ne tardâmes pas à atteindre le plateau de *Neuvecelle*, petite localité rendue célèbre par un châtaignier, antique et légendaire, de proportion phénoménale, — douze à quatorze mètres de circonférence! — que les étrangers viennent admirer dans les environs, et que

les habitants vénèrent, à l'instar d'une cathédrale.

A *Maraîche,* on quitte la région des vignes pour atteindre celle des champs et des châtaigneraies. A un contour de la route, au-dessus des vestiges de vieilles assises, se dresse une chapelle pittoresque, dominant un frais vallon, que traverse un torrent profondément encaissé.

De *Maraîche* à *La Praux,* et de là à *Thollon,* la nouvelle route, que l'on suit en voiture, est toute en lacets, d'une pente uniforme et d'un accès facile. Nous nous élevons graduellement au milieu de terrains cultivés, de frais ombrages, de prairies verdoyantes. Plus loin, nous traversons une belle forêt, où toutes les essences d'arbres sylvestres s'étalent au grand jour. Des hêtres, des chênes, des frênes, des pins, des sapins, des noisetiers, des alisiers, s'entrecroisent, s'enchevêtrent les uns dans les autres, se tendant fraternellement leurs bras chevelus. Il règne au milieu d'eux une agréable fraîcheur, et, du sein de la verdure, s'épand dans l'air le parfum de la montagne, enivrant et vivifiant !

Doucement entraîné au pas cadencé de l'attelage, je me laissais aller au charme ambiant, admirant de-ci, de-là, les perspectives sans cesse renaissantes qui se déroulaient à ma vue. De temps à autre, je jetais un coup d'œil en arrière, pour tâcher de découvrir la silhouette de mon camarade, qui, selon mes conjectures, ne devait pas tarder d'apparaître. Mais j'atteignis le hameau de La Praux, et même les premières maisons de Thollon, sans y avoir réussi.

Au lieu de se diriger à gauche, vers l'église, où est le rendez-vous, mon automédon s'engage tout d'un coup dans un méchant chemin de traverse, plein d'ornières. Après de violents soubresauts, de nombreux cahots, qui la secouent de fond en comble, la voiture traverse un dernier hameau, et vient enfin s'arrêter au seuil d'une maison, décorée à sa base d'un modeste perron et à sa façade d'une pompeuse inscription. C'est, je crois, l'*Hôtel de la Paix*, et nous sommes arrivés ; car le cheval intelligent à l'instant s'immobilise. Je vais descendre, quand je découvre, assis sur une grosse pierre en bordure du chemin, mon ami souriant. Il est arrivé avant moi ; et, à ma vue, il s'empresse de

venir à ma rencontre, en me souhaitant le bonjour.

C'est un vigoureux gaillard, bien découplé, d'une taille au-dessus de la moyenne, dont les traits fins et distingués sont empreints d'une grande douceur. Tout dans sa physionomie respire la force et la santé. C'est à peine s'il a vingt et quelques ans, et si une moustache naissante estompe ses lèvres vermeilles d'un léger duvet. Son costume est de circonstance : il a le buste couvert d'un tricot de laine qui lui enceint la taille et lui sert de justaucorps ; pardessus est un vêtement de drap léger. Ses jambes, longues et nerveuses, sont emprisonnées dans une culotte et des bas de laine, épais et brochés ; tandis qu'à ses pieds sont de simples escarpins. C'est, paraît-il, la tenue des *alpino-vélocipédistes !* Car, ainsi qu'il me l'a promis, mon camarade est venu en bicycle, et son docile instrument est là, au repos, adossé contre une haie.

Il faut croire toutefois que la traite fournie a été quelque peu laborieuse : à voir l'exécutant, on devine qu'il a chaud, très chaud ! Sa figure est rubiconde ; tandis qu'il se découvre et me

tend la main, ses cheveux m'apparaissent collés sur le front, d'où découlent de larges gouttes de sueur.

Dirai-je que nous nous connaissons à peine, comme on se connaît aux eaux, quand on ne s'est jamais vu ? On nous a un beau jour présentés l'un à l'autre, et tout a été dit. Nous nous sommes mutuellement convenu, puisque maintenant nous marchons de pair à compagnon.

— Eh ! bonjour, cher Monsieur, lui dis-je, en lui serrant la main. Comment ! vous voici déjà arrivé ? Vous allez bien ?

— Très bien, merci, et vous ? Je me reposais en vous attendant.

— Mais depuis quand êtes-vous donc là ?

— Oh ! Il y a un petit quart d'heure à peine. Je me suis rendu au rendez-vous, près de l'église ; comme on m'a dit que votre voiture viendrait remiser ici, j'ai préféré, pour abréger, marcher à votre rencontre.

— Et vous avez eu une bonne idée ; mais enfin, par où êtes-vous venu ? Je ne vous ai point aperçu à la montée.

— Par la route..., seulement, j'ai pris les raccourcis.

— Les raccourcis ! sur votre machine ? Ce n'est pas croyable !

— Pardonnez-moi. Devinez combien de temps j'ai mis à faire le parcours ?

— Que sais-je ? Peut-être deux heures ? Les sentiers sont d'un roide ! Je les connais, pour les avoir pris l'autre jour.

— Eh bien ! pas plus de cinquante-cinq minutes !

— Vous avez donc volé, en route ?

— Non ; mais j'ai pris chaud tout de même ! A vrai dire, le temps m'a paru lourd et les raccourcis diablement raboteux.

— Oh ! je vous crois ! Enfin, mes compliments, mon cher ! Vous me paraissez de force à accomplir des prodiges. A propos, comptez-vous faire l'ascension en *velo ?* Je serais curieux de voir ça.

— Je ne connais malheureusement pas les chemins, et j'ai peur qu'ils soient impraticables, étant donné ce genre de locomotion ; sans quoi j'eusse tenté la chose. Du reste, ce ne serait pas la première fois...

— Vraiment !

— Oui, l'année dernière, je suis monté aux

Voirons, près de Genève, en bicyclette; et j'en suis descendu dans le même appareil !

— Eh bien ! mon cher, montez donc maintenant à Mémise ; je vous accompagnerai de mes vœux, et pédestrement, si je puis.

— Ah ! il ne faudrait pas me mettre au défi ! Si seulement j'étais sûr de trouver là-haut un refuge, en cas de mauvais temps...

— De mauvais temps ? Quelle plaisanterie ! Tiens ! Mais c'est vrai, vous avez raison ! On dirait que le ciel se voile, et qu'il se prépare quelque chose en l'air. Voyez donc, là-bas, ces gros nuages. Oh ! quelle fatalité, si nous allions jouer de malheur. Qu'en pensez-vous ?

Le temps, en effet, s'annonçait mal. Du côté du Jura et dans le canton de Vaud, les nuées s'amoncelaient, de plus en plus épaisses, de plus en plus sombres. Du lac, tout en bas, des vapeurs grises montaient, flottant dans l'espace. On eût dit qu'elles sortaient d'une chaudière gigantesque ; à peine au contact de l'air, elles étaient aspirées, subtilisées, puis remplacées par d'autres qui, plus denses, montaient à l'assaut des montagnes. Il devenait de toute évidence que la journée ne se passerait pas sans pluie.

La question était de savoir si celle-ci n'était pas imminente.

— Ce que j'en pense? C'est que si nous voulons monter là-haut,— et ce disant, il me montra la cime de la montagne, surplombant au-dessus de nos têtes, — nous n'avons pas une minute à perdre. En nous hâtant, nous aurons peut-être la chance d'arriver avant l'orage. Maintenant, c'est à vous de voir s'il y a lieu d'entreprendre l'ascension, malgré l'incertitude du temps.

— Ma foi ! Je suis venu ici dans ce but, lui répondis-je, et puisqu'après tout il ne pleut pas, je ne vois pas pourquoi nous ne tenterions pas la chose.

— Soit ! Puisque vous êtes résolu, partons : le plus tôt sera le mieux.

Pendant ce colloque, mon conducteur avait dételé sa bête, qu'on avait conduite à l'écurie. Vu la menace du temps et peut-être aussi l'insuffisance de ses moyens, le *cycliste,* ayant renoncé à se servir de son instrument pour l'ascension, le mit en lieu de sûreté, après en avoir enrayé le mécanisme ; puis, en homme pratique, il vissa à ses talons les crampons

dont il s'était muni, et se déclara prêt à me suivre.

L'alpenstock à la main, ma lorgnette en bandoulière et mon caoutchouc à l'épaule, j'ouvris aussitôt la marche, en descendant le chemin par lequel je venais d'arriver. Deux minutes après, nous débouchions sur un sentier de montagne, caillouteux, raviné, et d'une pente assez roide. Notre ascension commençait.

Nous avions devant nous une succession de pâturages, s'élevant par gradins, de mamelons en mamelons, entrecoupés çà et là de couloirs de pierres, tombées des rochers abrupts qui couronnent la montagne. Notre sentier, d'abord encaissé et nettement indiqué, se poursuivait en nombreux lacets, qui ne tardèrent pas à s'emmêler, se croiser et se subdiviser à l'infini. Bientôt nous foulâmes aux pieds le gazon lui-même, tout rongé par places, tant par l'action combinée des eaux et des neiges, que par le piétinement des troupeaux.

Il y avait peut-être dix minutes que nous montions, nous élevant peu à peu sur ces pâturages, quand, en me retournant, j'aperçus un quidam venant dans notre direction. En l'exa-

minant de plus près, je reconnus mon jeune cocher, s'ennuyant sans doute d'être seul et désireux de grimper avec nous. En quelques enjambées il nous eut rejoints ; ainsi se compléta notre trio. Puis, un moment interrompue, la marche en avant reprit de plus belle.

Dès les premiers pas, je reconnus que j'avais affaire à des marcheurs plus solides que moi ; du train dont ils allaient, j'aurais beaucoup de peine à les suivre. Soit que je fusse réellement éprouvé par le traitement que je suivais à Évian, soit plutôt que je fusse mal entrainé, et de plus alourdi par le poids des ans, ma respiration ne tarda pas à devenir rapide, embarrassée et même sifflante. En même temps je me sentis inondé de sueur, de la tête aux pieds. Je compris à l'instant qu'à cette allure, au-dessus de mes forces, je ne pourrais longtemps résister, et que mes poumons se fatigueraient bien vite. Aussi je ne pus m'empêcher de prier mes devanciers de modérer leur ardeur.

— Du calme, leur criai-je. Ne vous emportez pas; nous avons tout le temps. De grâce, pas si vite !

Ah! bien oui! L'un s'empressa de me répon-

dre qu'il allait aussi lentement que possible, et l'autre, plus jeune et plus ardent, ne dit mot, mais n'en continua pas moins sa marche ascendante.

Je m'efforçai alors de ne pas trop me laisser distancer, je redoublai d'activité, et il vint même un moment où je réussis à rallier l'avant-garde. J'en profitai pour reprendre haleine et m'éponger, car j'étais tout en nage. Nous étions parvenus dans une excavation, au fond d'un entonnoir naturel, parsemé de blocs de pierres désagrégées. Après l'avoir franchie, nous nous trouvâmes en présence de la montagne même, dévalant sans discontinuité, de la base des rochers jusqu'à nos pieds, sous une inclinaison qui me parut inquiétante. En levant la tête et en mesurant du regard la distance à parcourir pour atteindre le col, infléchissant sur notre droite, j'estimai ma tâche bien ardue. Toutefois, résigné, je n'hésitai pas à poursuivre l'aventure, estimant de quel ridicule j'allais me couvrir aux yeux de mes compagnons si, dès le début, je faisais mine de lâcher pied. Tant il est vrai qu'il n'y a rien de tel que l'excitation et l'exemple, pour stimuler notre pauvre machine

humaine et la mettre en branle. La mienne « suait, soufflait, était rendue », mais persistait quand même !

Nous n'avions d'autre guide que notre perspicacité, et le choix de nos pas était livré à notre simple appréciation. On nous avait vaguement, d'en bas, renseignés sur la direction à suivre. Il fallait, nous dit-on, nous élever par les pentes déclives de la montagne, et, une fois parvenus au-dessous des grands rochers à pic, gagner une dépression qu'on nous montra, entre une cime escarpée et une arête à demi écroulée. C'était là que s'ouvrait le passage de la chaîne, au lieu dit *les trois Trous*. Du reste, des sentiers y aboutissaient, et en les suivant, nous ne risquions pas de nous perdre. Le col atteint et franchi, le reste de l'ascension n'était plus rien ; car sur le revers, nous trouverions des alpages, en pente douce, qui nous permettraient d'accéder facilement à la cime de la dent la plus élevée, surmontée d'une croix.

Par une rapide inspection des lieux, nous convînmes de notre itinéraire. Il fut décidé que nous doublerions l'extrémité supérieure d'un petit bois de mélèzes, que nous apercevions à

notre droite; et de là, que nous donnerions l'assaut aux flancs de l'escarpement jusqu'au faîte de la dépression qui s'ouvrait devant nous.

Au début, tout alla bien, pour moi : des autres, j'avais bien curé, en vérité ! Nous traversions un plan gazonneux, en obliquant sur la droite. Bientôt nous laissâmes derrière nous le petit bois en question, et commençâmes dans des éboulis de pierres, ce que j'appellerai la véritable ascension. Nous n'étions pas au bout de nos peines ; oh, non !

Bien qu'à ce moment le soleil fût voilé, le temps était d'une lourdeur extrême et la chaleur suffocante. Malgré l'élévation à laquelle nous nous trouvions, on ne sentait pas le moindre souffle d'air. C'était vraiment à se trouver mal ; et, de fait, je ne me trouvais pas bien. Trop chaudement vêtu, j'étais ruisselant et haletant ; l'action de la marche m'était devenue des plus difficiles ; la pente était telle, qu'à chaque enjambée, j'avais la plus grande peine à m'enlever, à l'aide de mon bâton, projeté en avant ou fixé à l'arrière. Incapable de le faire de front, je m'appliquais à monter de biais,

de façon à gagner autant que possible du terrain en hauteur, et surtout à ne jamais en perdre. Mais cette grimpée devenait tellement roide, qu'à chaque instant j'étais obligé de m'arrêter pour reprendre haleine. Pendant ce temps, mes acolytes prenaient les devants, ne pouvant s'astreindre à mes allures de tortue asthmatique. A chaque arrêt, je les contemplais d'un œil d'envie ; je les voyais gravir les pentes comme si de rien n'était. Leur légèreté me paraissait surprenante, en comparaison de ma lourdeur, presque inerte. Mais je ne songeais plus à les attacher à mes pas trop lents. Du reste, j'avais pris le parti de mon isolement, qui m'offrait au moins cet avantage d'aller à ma guise et à l'allure qui me plaisait.

Au bout d'une heure d'ascension, j'étais à peine parvenu en face du col, suivant péniblement, lentement, les lacets pierreux et anguleux qui en descendaient, quand, levant la tête, je me vis tout seul, mes gaillards avaient disparu dans l'échancrure des rochers !

Quand je dis seul, ce n'était pas tout à fait exact. Un gamin, juché à cinquante pas sur un tertre, au-dessus de moi, avec deux ou trois

moutons broutant, à ses côtés, quelques rares touffes d'herbes, me regardait d'un air curieux. Dans l'état de prostration et d'affaissement où je me trouvais, je devais avoir bien grise mine, et dans ma détresse, faire certainement plus pitié qu'envie. Je le croyais du moins, mais quelle était mon erreur ! Dans ces parages, il y avait un être encore plus à plaindre que moi !

Le lacet que je suivais m'amena à la rencontre du petit pâtre. Quand je passai auprès de lui, au lieu d'un bonjour amical, d'une attention, d'une prévenance quelconque, je fus fort étonné de l'entendre me marmotter quelque chose. Croyant avoir mal entendu, je le fis répéter, et l'impudent osa me demander, quoi? *un petit sou !*

Ah ! oui ! Il tombait bien, le malheureux ! Comme j'étais d'humeur, en vérité, à mettre en ce moment la main à la poche ! Je n'en pouvais littéralement plus, j'étais tout à fait hors d'haleine, et mon visage entier se couvrait de sueur, que je n'avais pas même le courage d'essuyer !

— Tu as un fier toupet, mon garçon, lui ré-

pondis-je. On t'en donnera des *petits sous,* sur la montagne. Veux-tu bien me ficher la paix !

Surpris de l'apostrophe, il se tint coi ; mais en le dépassant, je vis errer sur sa figure espiègle, comme un sourire de malice.

Regrettant déjà mon accès de mauvaise humeur, et désireux de me soustraire aux railleries du gamin, que je sentais près d'éclater à mes oreilles, je continuai de mon mieux ma marche ascendante. En faisant un suprême effort, j'étais parvenu à une certaine élévation, et de là je voyais, nettement dessinée, l'échancrure du col. Le sommet ne m'en paraissait plus très éloigné, à une centaine de mètres à peine, en hauteur. Avec du courage, de la persévérance, je comptais bien y atteindre. Mais les lacets du sentier m'apparurent tellement rapides, tellement scabreux, que, fatigué, exténué par ces pentes déclives qui m'essoufflaient, j'eus la mauvaise inspiration de les quitter.

Devant moi se dressait, presque verticalement, un couloir de pierres, descendant de la base d'un rocher à pic, et coupé au milieu de son parcours par des roches vives à fleur de terre. Sans autrement réfléchir et pensant arri-

ver plus vite, en vertu de l'axiome que la ligne droite est le chemin le plus court, je m'y engageai assez inconsidérément. La grimpée sera dure, me dis-je, mais au moins elle ne sera pas longue; en prenant mon temps, j'en verrai bien le bout, Allons! Morbleu! Du nerf, et bientôt je serai arrivé. En avant!

Aussitôt me voilà gravissant le couloir perpendiculaire. Je n'avais pas fait vingt pas, que je fus obligé de m'arrêter pour souffler; vingt pas plus loin, nouvelle pose, suivie d'une nouvelle marche en avant. A grand'peine j'atteignis enfin la partie rocheuse, que j'avais remarquée d'en bas. De près, elle me parut tout autre. C'étaient de véritables roches à escalader, tailladées et étagées les unes au-dessus des autres. Je les attaquai bravement, et grâce à quelques anfractuosités où je posai le bout des pieds, je réussis à m'élever, très lentement, il est vrai, mais notablement. Tout d'un coup, et je n'étais pas même parvenu au milieu du trajet, je me vis acculé, ayant comme un rempart autour de moi, et ne pouvant ni avancer, ni me tourner pour redescendre.

Je me tenais, je ne sais comment, en équili-

bre sur des pointes de roc, arc-bouté sur mon bâton, sentant mes jambes flageoler et mes tempes se serrer, en même temps que j'étais aveuglé par l'eau qui me coulait sur le front. La position était des plus critiques. Tout près de dégringoler, au moindre faux pas, ou de prendre un étourdissement, je m'arrêtai, très perplexe.

Une chose s'imposait avant tout : m'asseoir, m'éponger, puis reprendre mon souffle ; ce que je fis non sans peine. Je me mis ensuite à réfléchir à la situation ridicule où j'étais et au moyen d'en sortir. Essayer à continuer par cette voie aérienne, il n'y fallait pas songer ; à moins de vouloir se rompre les os. Ah ! la maudite inspiration que j'avais eue de me lancer ainsi à l'aventure ! Oui, mais en attendant, que faire ? Appeler, c'était inutile ; personne ne m'entendrait et ne viendrait à mon secours.

Ce fut alors qu'en regardant aux alentours, j'aperçus dans le bas le petit berger de tout à l'heure. Toujours perché sur son éminence, le gars me contemplait et semblait se demander ce que je faisais là. J'eus un instant l'idée de le héler, mais je venais de si mal accueillir sa re-

quête, que je préférai me passer de son aide; d'ailleurs, quel secours eût-il pu me prêter? Cependant, pouvais-je ainsi rester éternellement métamorphosé en statue?

J'examinai le sol à proximité, étudiant avec soin sa configuration. A quelques mètres, sur ma droite, se trouvait une étroite bande de gazon. Comment ne l'avais-je pas encore découverte? Aussitôt je lui fis les yeux doux, et coûte que coûte, je projetai d'y atterrir. Une fois là, pensai-je, je serai sauvé; le tout sera d'y parvenir.

Ayant soigneusement calculé la distance, je me mis en mesure de la franchir. Avec précaution je me relevai et cherchai à assurer mes pieds, en prenant un solide point d'appui sur mon alpenstock : mais j'étais énervé, ma main mal guidée ne réussit pas à trouver, au milieu de ces pierres roulantes, une entaille dans la roche pour y incruster la pointe ferrée de mon bâton. Je faillis même, par suite du contrecoup, perdre tout à fait l'équilibre et faire la culbute.

Ce voyant, je n'eus d'autre ressource que de me mettre à plat ventre, et ce fut, dans cette

posture peu noble, cramponné au rocher, à l'aide des genoux, des pieds et des mains, que je me hissai péniblement !

Le malheureux près de se noyer, qui se raccroche avec désespoir à une épave quelconque, et sent sous sa main crispée quelque chose de rigide, n'est certes pas plus content que je ne le fus quand, après de violents efforts, je pus enfin saisir les touffes minuscules du gazon convoité. Avec quelle satisfaction je repris pied sur ce tapis de verdure ! Avec quel empressement je regagnai le vrai sentier, que je n'aurais jamais dû abandonner ! On peut le croire, oh, oui !

Un quart d'heure après, je parvenais au sommet du col, où, à peine engagé, je fus assailli par un violent courant d'air glacial. Je l'accueillis avec délices, ce souffle de Borée, tant j'avais chaud, tant mes poumons surmenés éprouvaient le besoin de se dilater ! Au bout de quelques pas dans l'étroit passage, je me trouvai sur le revers de la montagne ; là, à la vue de l'admirable panorama qui m'apparut, j'oubliai toutes mes émotions, toutes mes fatigues, et ne pus retenir un cri d'enthousiasme.

De gras pâturages s'élevaient de tous côtés,

en amphithéâtre, dans une délicieuse oasis de verdure, pleine de fleurs alpestres, et s'étendaient, en remontant jusqu'au faîte des cimes, irrégulièrement dentelées. Sur ma gauche et à une certaine hauteur, je vis briller la fameuse croix, érigée sur la pointe la plus élevée. J'allais donc enfin pouvoir l'atteindre !

Ce fut à ce moment que je découvris la silhouette de mes compagnons se profilant sur le ciel. Les intrépides marcheurs côtoyaient tranquillement l'arête à pic de la montagne, et se dirigeaient vers le point culminant, en suivant les découpures de la corniche. Je les saluai de loin, car ils m'avaient aussi aperçu. Je coiffai mon alpenstock de mon chapeau, et l'élevant, en signe de reconnaissance, je poussai un hourra plein d'allégresse. J'étais pressé de les rejoindre, mais la distance qui me séparait d'eux me parut assez notable pour me faire préférer une marche de biais, moins éprouvante. Du reste, forcément nous devions opérer notre point de jonction auprès de la croix, puisque c'était là notre objectif commun.

A cette fin, je pris à travers les alpages, tantôt profitant des sentiers innombrables que j'y

trouvais, tantôt foulant aux pieds l'herbe fleurie de la prairie. Un nombreux troupeau de bœufs et de vaches, errant à l'aventure sans le moindre gardien, vint à ma rencontre sur ces entrefaites. Je frôlai au passage ces ruminants, qui me regardèrent curieusement de leurs gros yeux étonnés mais pacifiques. Puis, à force de biaiser en hauteur, je me rapprochai peu à peu du but, jusqu'à ce qu'enfin, à ma grande satisfaction, j'atteignis le pied de la croix, où les autres m'attendaient.

Cramponné des deux mains au montant, tout essoufflé, et sentant le vertige s'emparer de moi, je ne pus d'abord que proférer un seul mot : Ouf !

Sans lâcher prise, je hasardai ensuite un rapide coup d'œil du côté de l'effroyable abîme, béant à mes pieds. Quelques secondes après, ayant repris le cours de mes esprits, me tournant vers les camarades, restés silencieux et livrés à l'admiration, je m'écriai :

— Salut ! à l'aimable compagnie ! Messieurs, enchanté de vous revoir ! Tudieu ! Quels terribles coureurs vous faites. Il n'y a plus d'Alpes, pour vous, en vérité !

— Vous voilà, enfin! dit l'un.

— Qu'êtes-vous donc devenu? ajouta l'autre. Nous étions un peu inquiets sur votre sort. Nous vous avons longtemps attendu et vous avons hélé. Ne recevant pas de réponse, ne vous voyant pas venir, nous avons pensé que vous aviez renoncé à l'ascension. Dans l'incertitude, nous nous sommes hâtés d'arriver au sommet, afin de vous découvrir. Il ne vous est rien arrivé de fâcheux, au moins?

— Grâce à Dieu, non! Mais comme il m'était impossible de vous suivre, à cette allure vertigineuse qui vous emportait, j'ai pris mon temps; voilà tout. Moi, je n'ai pas des ailes aux pieds comme Mercure; de plus, j'ai à ma charge un nombre respectable de kilos, qui ne me facilitent guère la marche. Que voulez-vous? Chacun fait comme il peut! Au surplus, j'ai bien cru un moment que je ne parviendrais jamais à franchir ce satané col.

— Et pourquoi donc? Seriez-vous tombé, par hasard?

— Pourquoi? Mais simplement parce que j'étais essoufflé et que je ne pouvais plus grimper. Imaginez-vous que, pour abréger, j'ai eu

la malheureuse idée de quitter le sentier frayé, pour me lancer dans un abominable couloir de pierres. Une fois engagé là dedans, il m'a fallu escalader des roches, que je ne soupçonnais pas d'en bas ; et il est arrivé un moment où je me suis trouvé bloqué, aussi impuissant à monter qu'incapable de descendre de l'espèce de perchoir où j'étais allé bêtement me jucher. Vous auriez ri de mon embarras ; mais moi, je n'étais pas à la noce, vraiment ! Enfin, je m'en suis tiré sans trop d'avaries, comme vous voyez. Néanmoins, c'est une leçon qui me profitera ; on ne m'y reprendra plus à vouloir faire le jeune homme et à quitter les sentiers battus. C'est bon pour vous autres, ces tours de force. Il y a longtemps que vous êtes par ici ?

— Oh ! non, — reprit le vélocipédiste, — environ dix minutes. Je n'ai mis en tout qu'une heure cinquante à faire l'ascension ! Et encore ! je ne suis pas allé vite ; bien des fois je me suis arrêté en chemin, par égard pour vous.

— Et puis, un peu pour souffler, n'est-ce pas ?

— Non, j'en éprouve rarement le besoin ; savez-vous pourquoi ? Parce que je n'ouvre pas la bouche, je souffle par le nez. Vous riez ? Je

vous assure que c'est la bonne manière de respirer, en montant. J'avoue, du reste, que la montée est roide, et que, sans mes crampons, je ne sais trop comment je m'en serais tiré, avec mes fins souliers. Mais vous-même n'avez pas trop mal marché, il me semble. Mes compliments sincères !

— Oui, moquez-vous de moi, maintenant !

— Non, parole d'honneur ! Vous n'avez mis après tout que deux heures !

— Deux heures, seulement ! Le guide *Joanne* en indique trois, depuis Thollon, si je ne me trompe ! C'est donc ça, que je me sens si brisé, si profondément *vanné*. Mais aussi avec quelle volupté ne vais-je pas, comme vous, m'étendre et me reposer sur ce tapis de verdure !

Ce disant, je me laissai glisser sur l'herbe, à proximité de mes compagnons gisant au pied de la croix. Quand j'eus réparé un peu le désordre de ma toilette et allumé une bonne *sèche*, je constatai qu'une chose, hélas ! manquait à mon bonheur. Malheureusement, c'était une chose de première nécessité. J'avais une soif distinguée, n'ayant depuis le départ avalé quoi que ce fût. Oh ! que j'aurais voulu pouvoir la

satisfaire, cette soif impérieuse ! Un simple verre d'eau claire m'eût semblé en cet instant un nectar délicieux; mais comment y songer, n'ayant pas à ma disposition la moindre baguette de *Moïse,* pour en frapper le rocher, aussi sec que mon gosier ?

Je me rappelai que j'avais sur moi un cordial, emporté à tout hasard ; à défaut d'autre liquide, c'était le cas d'y avoir recours. Je m'empressai de déboucher le précieux flacon, et, après l'avoir offert à mes compagnons, j'essayai à mon tour d'imbiber mes lèvres. Car de boire, il ne pouvait être question, sous peine de m'altérer davantage.

C'était de la liqueur. Je l'avais achetée chez un confiseur, nommé *Muratore*, qui s'est appliqué à créer une spécialité, y a réussi, et l'a modestement baptisée de son nom. Je recommande aux palais délicats la marque verte, d'une saveur fine et parfumée, mais assez forte, qui m'a paru de bon goût, et de nature à soutenir la comparaison avec les liqueurs de premier choix.

Réconforté, sinon désaltéré, je songeai alors à examiner à loisir ce point de vue, que je m'étais donné tant de mal à venir admirer.

Du haut du *belvédère de Mémise*, le panorama que l'on embrasse est merveilleux ; on se trouve en quelque sorte dédommagé de la peine qu'on s'est donnée pour y atteindre.

Adossé au pied de la croix et penché sur le vide, béant à deux pas, le spectateur, tourné au nord, plonge avec ravissement son regard sur la surface unie du lac qui, teinté d'azur, lui apparaît presque en entier. Les voiles qui dansent au gré des vents, ressemblent de là à des cygnes qui, les ailes largement déployées, se livreraient à de gracieuses évolutions ; tandis que, tout petits, les bateaux à vapeur sillonnent de leurs arabesques la moire frissonnante, et déroulent en longs traits leurs panaches de fumée.

Dans le lointain s'étendent les riches coteaux du pays de *Vaud*, avec ses vignobles, ses villes, ses villas, dormant paisiblement dans les anses abritées, comme au fond de véritables nids.

Sur la gauche, dans la direction de Genève et au milieu d'une brume opaline, la vue se perd sur les chaînes du *Jorat* et du *Jura*.

A droite, le regard domine l'extrémité du lac, dont une partie est masquée par les promontoires avancés de Mémise, qui cachent égale-

ment les sommités neigeuses du *Grammont* et de la *Dent du Midi*. Mais de là, les *Dents de Jaman* et de *Naye*, situées au-dessus de *Vevey* et de *Montreux*, découpent élégamment leur silhouette à l'horizon.

Vient-on à faire volte-face, à tourner le dos à la croix ? La vue, peut-être plus intime, tout à la fois plus sévère et plus riante, prend un aspect bien différent, revêt un cachet alpestre des plus saisissants.

On a devant soi un vallon, frais et vert comme l'émeraude, tout en prairies émaillées de fleurs, çà et là parsemé de bosquets de sapins, et animé par de nombreux troupeaux, qui se vautrent avec délices dans l'herbe plantureuse et parfumée.

Au-dessus de l'alpage se dresse la crête menaçante de la *Dent d'Oche*, dont l'arête, nue et déchiquetée, donne l'idée d'un alligator fantastique !

Puis, à la suite, en obliquant à droite vers le levant, l'œil découvre un véritable chaos de montagnes, enchaînées les unes aux autres, dont les cimes, les unes boisées, les autres dénudées, les unes rocheuses, les autres neigeu-

ses, semblent vouloir monter à l'assaut des cieux ! Parmi elles on distingue d'abord le géant des Alpes, le *Mont-Blanc,* avec son *Dôme* et son *Aiguille du Goûter,* puis le *Buet,* le *Brévent,* le *Môle,* en forme de pain de sucre, les *Voirons,* les *Salèves* et quantité d'autres sommités qui, de loin, font l'effet de vagues pétrifiées.

En s'infléchissant plus bas, le regard s'arrête sur notre passage de tantôt, le *Col de César,* vulgairement appelé dans le pays *Col des trois Trous ;* ainsi que sur les arêtes pourries qui relient la chaîne de Mémise à celle des Dents d'Oche.

A nos pieds, s'épand une flore alpestre des plus riches, et bien faite pour exciter la convoitise de l'amateur. Il n'y a vraiment qu'à se baisser pour cueillir à profusion les amaryllis jaunes, les marguerites aux pétales roses, blancs et lilas, les gentianes d'un bleu velouté, les œillets de poète, les daphnés, les asphodèles, les lis Martagon, les cyclamens odorants, les anémones aux pâles corolles, les arnicas dorées, toutes fleurs qui ne croissent bien qu'à cette altitude, et dont la vivacité du coloris ne le

cède en rien à la délicatesse exquise de la forme.

Tel est, dans son ensemble, l'admirable panorama dont j'ai joui... durant quelques minutes à peine, et dont la vision, hélas! trop fugitive, n'a laissé dans mon esprit qu'un souvenir bien imparfait.

Pendant notre ascension et sans que nous y ayons pris garde, le temps s'était assez rapidement gâté. Un orage, ayant pris naissance dans le Jura, avait envahi la chaîne du Jorat, et s'était répandu sur le pays de Vaud, recouvrant le lac d'un impénétrable voile de brumes épaisses, masquant tour à tour les cimes des montagnes. On entendait dans le lointain gronder le tonnerre et, à ses roulements ininterrompus, on devinait qu'un combat en règle se livrait parmi les nuages. Tout entiers à l'admiration, nous n'avions pas prêté grande attention à cette menace du ciel, d'autant plus que la bourrasque ne paraissait pas se diriger sur nous. Mais, à peine venais-je de prendre position au pied de la croix et de tirer mon album pour faire un croquis, qu'un violent courant d'air s'établit, aspirant les nuages amoncelés au-dessus de notre

tête, et chassant à notre nez un cortège de brouillards, opaques et glacés. Adieu la représentation ! Le rideau s'était baissé ! Il y avait entr'acte dans le spectacle ! A l'éclatante lumière du milieu du jour, les ténèbres avaient brusquement succédé. Sans la moindre transition, la température avait passé d'un extrême à l'autre ; tout à l'heure accablante, et maintenant tournant à l'aigre ! N'était-ce pas quelque chose de désolant, cette bourrasque intempestive, survenant ainsi à l'improviste ? Allait-elle donc gâter tout notre plaisir ? Bah ! Qui sait ? Peut-être ne serait-elle que de courte durée ? Ce que nous avions de mieux à faire, n'était-ce pas d'attendre philosophiquement qu'elle ait cessé ? Nous en profiterions pour goûter quelques instants d'un repos bien mérité.

D'accord là-dessus, chacun s'établit à son gré, comme il put. Assis ou couchés à plat-ventre dans l'herbe folle, nous devisions de choses et autres, en *grillant* des cigarettes. Il y avait un bon moment que nous étions ainsi, livrés à nous-mêmes. La conversation alanguie avait fait trêve, et doucement mes compagnons s'étaient laissés aller aux douceurs de Morphée.

J'attendais en silence que la « représentation » voulût bien continuer. J'étais impatient de voir... s'éclaircir la situation, et de pouvoir en tirer parti. A cet effet, je venais de m'installer sur le sol, en tournant le dos à la croix; car une déchirure s'était faite dans le voile de brouillards, et les cimes environnantes commençaient à se dessiner. Mon album à la main, j'allais en profiter, quand un grand coup de vent m'enveloppa, m'arrachant un cri de détresse. Surpris, les dormeurs se redressèrent à l'instant, redoutant un malheur; à ma vue, ils ne purent retenir un éclat de rire. J'étais décoiffé, et ma mine interdite était à croquer !

— Qu'y a-t-il donc? me dit mon camarade.

— Il y a que le vent vient d'emporter mon chapeau !

— Que n'allez-vous le chercher?

— C'est bien facile à dire; mais comme il a dû aller au diable, en passant par-dessus la croix, je n'ai nulle envie de le suivre.

—Ah ! Bah! Ce n'est pas possible!

Et les rires de reprendre de plus belle. Vexé, je répondis :

— Vous avez beau rire, c'est ainsi ! En un

clin d'œil, crac! il a disparu, ni vu ni connu, emporté dans le vide! Quelle guigne! En voilà une déveine!

On se pencha avec précaution sur le bord de l'abîme, pour tâcher d'apercevoir le fugitif; et, à quelque cinquante mètres plus bas, on le vit, en effet, gisant dans une anfractuosité de rochers. C'était, je dois le dire, une mince satisfaction pour son propriétaire, qui devait en faire son deuil. Pour lui, le chapeau était bel et bien perdu. Chercher à l'atteindre, là, sans cordes, me parut une imprudence hors de proportion avec la valeur de l'objet. Aussi, malgré le désagrément que je pouvais éprouver de sa privation, m'opposai-je à toute tentative de sauvetage. Par suite de cette mésaventure, je fus nu-tête à partir de ce moment, ce qui n'a rien d'agréable à une altitude de mille sept cents mètres, avec un orage sur le dos! Car, en dépit de tous nos pronostics, la tempête se rapprochait, de plus en plus menaçante. D'un instant à l'autre, il allait pleuvoir. La nuit s'était de nouveau faite autour de nous, et la densité des brouillards était telle, qu'on n'y voyait pas à trois pas devant soi. Nous n'avions pas de pa-

rapluies, et si la nuée venait à crever sur nos têtes, sur la mienne surtout, nous n'avions aucun abri possible. Où étaient-ils, ces fameux chalets dont on nous avait parlé ? A coup sûr, pas dans ces parages absolument déserts. Il y avait bien un bois de sapins à proximité, mais pour y arriver, il nous faudrait plus d'un quart d'heure, et, une fois là, quelle serait notre ressource ? Ne risquions-nous pas, non seulement d'être mouillés, mais encore d'être atteints par la foudre ?

A peine faisions-nous ces réflexions, que précisément un éclair éblouissant sillonna la nue, suivi aussitôt d'un formidable coup de tonnerre. A deux cents pas, un sapin, isolé au milieu de la prairie, fut fracassé à la cime et se mit soudain à flamber comme une torche résineuse. Nous nous regardâmes, saisis, tremblants, muets d'épouvante !

Ce n'était point le moment des longs discours : de larges gouttes de pluie ne tardèrent pas à tomber, faisant sur mon crâne à découvert l'effet d'une douche glaciale. Le vent s'était mis de la partie ; il faisait rage et, s'engouffrant dans le capuchon de ma pèlerine, le rejetait en

arrière, me laissant piteusement exposé à toutes les intempéries. Vite, vite, il fallait fuir, échapper, si c'était possible, à l'orage qui nous talonnait. Immédiatement on fut debout, et l'on se hâta de dégringoler, dare-dare, les pentes gazonnées de l'alpage. Nous eûmes bientôt atteint le sentier du col, dominant un sauvage vallon, profondément encaissé, au fond duquel nous aperçûmes les chalets en question, çà et là disséminés. Nous hésitâmes une minute à savoir s'il ne vaudrait pas mieux nous y réfugier.

Mais, ô miracle ! la pluie s'étant subitement arrêtée, un véritable changement à vue s'opéra. L'orage avait tourné, fort heureusement, dispersant les brouillards et découvrant un coin du ciel. Le vent lui-même s'était apaisé, comme par enchantement, et de nouveau la température était devenue lourde, accablante. Heureux de nous en tirer à si bon compte, nous décidâmes d'effectuer au plus vite la descente, et de regagner le village de Thollon.

Il fallut donc les reprendre en sens inverse ces lacets roides et caillouteux que, pour ma part, j'avais eu tant de peine à gravir. Mais cette fois, la descente aidant, je n'avais plus la respiration

gênée ; suivant le conseil de mon ami, le vélocipédiste, *j'opérais par le nez*, évitant de tenir, comme une carpe, ma bouche toute grande ouverte !

Il pouvait être midi environ. Le soleil ayant réussi à percer les nuages, vint à luire et à darder ses rayons brûlants. Sous peine d'insolation, je fus obligé de me garantir la tête avec mon mouchoir ; et ce fut, ainsi coiffé, que je descendis.

De même qu'à la montée, mes compagnons, plus alertes, ne tardèrent pas à me dépasser. Je ne me croyais nullement tenu de lutter de vitesse avec eux ; d'ailleurs, je n'aurais pu le faire. Afin d'éviter les glissades et les chutes, je m'appliquais à choisir prudemment mes pas, et, désireux de ménager mes forces que je sentais éprouvées, je restais à l'arrière-garde. Cependant, je ne tardais pas à être de nouveau tout en nage, et plus que jamais j'avais une soif ardente.

Quand l'occasion s'en présentait, et c'était constamment, je cueillais une fleur nouvelle, qui venait grossir la gerbe que j'avais glanée. Pauvres fleurs des Alpes, aux nuances si vives,

à la texture si délicate, au parfum si fugace, presque aussitôt fanées que cueillies, vous êtes l'emblème de la fragilité de la nature, qu'un rien suffit à ternir et à étioler !

La descente perpétuelle, au milieu de ces éboulis de pierres, à travers ces pentes déclives, ne laissa pas de me paraître fatigante, et de mettre à une rude épreuve l'élasticité et la solidité de mes muscles. Ainsi, chose incroyable, j'en arrivai presque à regretter la montée, plus laborieuse aux poumons, mais en somme moins énervante.

En dessous du col, je vis à un moment mon jeune cocher faire un détour, se diriger vers une anfractuosité rocheuse, puis disparaître. En même temps, je l'entendis s'écrier, qu'il y avait là une source d'eau pure.

De l'eau ! Était-ce possible ? Mais je mourais d'envie d'en boire, d'en bassiner mon visage rutilant, d'en gargariser mon gosier desséché. Aussi, comme je m'empressai d'accourir, et, une fois parvenu auprès de cette source, qui coulait sur un lit de gravier, comme je me livrai avec bonheur à des ablutions répétées !

Cette eau, du reste, était glacée. Par pru-

dence, j'en bus modérément, ayant très chaud, et encore non sans avoir la précaution de la couper avec quelques gouttes de la liqueur de Muratore. Je trouvai, à vrai dire, ce breuvage délicieux, et c'était bien aussi l'avis du gars à qui j'en offris.

De là au bas de la montagne, la distance n'était plus considérable, quoique la pente fût encore assez escarpée. Je la franchis à petits pas et sans me presser. Vingt minutes après, j'atteignis enfin le chemin de traverse conduisant au village. A un détour, je vis mon camarade, depuis un certain temps arrivé, qui venait à ma rencontre. Son visage était écarlate, mais rayonnant !

— Je suis descendu en quarante minutes ! me dit-il.

— A vous la palme, cher monsieur, lui répondis-je. Moi, j'ai bien mis une bonne heure ; il est vrai que je me suis amusé, comme un enfant, à cueillir des fleurs.

— Elles sont, ma foi, très jolies, et seront, j'en suis persuadé, très appréciées des dames à qui vous les offrirez. J'avais peur que vous ne vous fussiez trompé de chemin, et je venais à

votre rencontre, car il m'avait semblé un instant vous voir obliquer à gauche.

— En effet, nous avons trouvé une source, et en avons profité, le jeune homme et moi, pour nous désaltérer.

— Vous n'êtes point trop fatigué ?

— Mon Dieu, j'en ai assez, je vous l'avoue. S'il me fallait maintenant aller à pied à Évian, je crois qu'il y aurait un fort tirage ; car ces maudites pierres m'ont brisé les jointures. Et vous-même ?

— Oh ! moi, je vais très bien, je vous remercie.

— Allons, tant mieux !

Nous revînmes à l'auberge où ma voiture était remisée. Nous fîmes déballer les provisions que j'avais apportées, et nous nous disposâmes à y faire honneur. Le moment était venu de se réconforter ; mais la soif, l'impérieuse soif l'emportait encore sur l'appétit. Nous vidâmes, coup sur coup, plusieurs bouteilles d'une bière médiocre, en avalant des sandwichs ; et pendant qu'on attelait, me sentant insuffisamment désaltéré, j'allai boire encore à la fontaine voisine. Puis, le signal du départ fut donné, chacun reprenant son mode primitif de locomotion.

Le *cycliste* enjamba bravement son bicycle, me salua le plus aimablement du monde, et, dans sa course rapide, disparut bientôt à ma vue. J'admirai son adresse, son incomparable activité, mais *in petto* je n'enviai nullement son sort, étant bien plus à l'aise dans mon modeste véhicule.

Mon retour s'opéra dans de bonnes conditions ; le temps s'était arrangé, et les nuées grises, fuyant à travers l'espace, laissaient entrevoir le bleu du ciel. Vers trois heures, je fis dans Évian mon entrée, peu triomphale ; car, de même qu'un moine, j'avais mon capuchon rabattu sur la tête.

A peine descendu à la porte de l'hôtel, j'eus encore, avant le dîner, le temps de courir à l'établissement, et de m'y faire administrer une nouvelle douche, qui ne contribua pas peu à me rafraîchir et à me délasser.

Le lendemain et les jours suivants, je n'en conservai pas moins une certaine raideur dans les articulations. Ah ! quand on n'est plus jeune, il faut s'attendre à ces misères, bien heureux encore si on les peut surmonter.

Cette belle excursion, ainsi entreprise, nous

aurions pu sans doute la faire plus complète et plus agréable, si nous l'avions effectuée avec moins de précipitation, et surtout si le temps l'avait mieux favorisée. Nous ne conserverons pas moins d'elle un excellent souvenir.

Aujourd'hui, que notre ambition est satisfaite, l'obsession s'est calmée. Nous pouvons désormais contempler, sans arrière-pensée, la montagne de *Mémise!* — de *Mémise,* oui, à la rigueur, pourra-t-on nous objecter. — Vous avez, péniblement, ébauché sa connaissance; mais que direz-vous de sa grande sœur, la *Dent d'Oche?* A son tour, elle aussi, va vous donner dans l'œil! Attendez donc d'avoir fait sa conquête, pour chanter victoire.

Attendre! c'est facile à dire! Ils sont heureux ceux qui peuvent attendre; cela prouve qu'ils sont jeunes!

Or, n'en déplaise à M. *Brown-Séquard* lui-même, on n'a pas l'âge qu'on veut avoir, mais bien, hélas! celui qu'on a! N'est-ce pas un peu l'avis de M. *de la Palisse?*

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

DEUXIÈME PARTIE

X

Nancy. — Imprimerie Berger-Levrault et Cie.

NANCY. — IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET Cie.